

Les expéditions de Nicopolis (1396) et de Varna (1444): une comparaison

Emmanuel C. ANTOCHE

Au professeur André Corvisier

Le chercheur qui entreprend l'étude de l'expédition chrétienne de Nicopolis (1396) ou de Varna (1444) a le privilège de découvrir que sa tâche sera malaisée. Du moins disposons-nous sur ce sujet d'une bibliographie abondante puisqu'une pléiade d'érudits de nationalités différentes ont rivalisé de travaux concernant ces deux événements d'une commune histoire, parfois avec une méticulosité et un esprit critique qui mérite les éloges de tout spécialiste ou non de la période¹.

¹ **Nicopolis. Sources imprimées:** *Chronique du Religieux de Saint Denys contenant le règne de Charles VI de 1380 à 1422 publiée en latin et traduite par M. L. Bellaguet, 1842*, intr. de B. Guenée, Editions des travaux historiques et scientifiques, I, Paris, 1994, p. 483-520; *Le Livre des Faits du bon Messire Jehan Le Maingre, dit Boucicaut, Mareschal de France et Gouverneur de Gennes*, éd. critique D. Lalande, I, Droz, Paris-Genève, 1985, p. 94-118; Froissart, *Chroniques*, dans *Oeuvres de Froissart*, éd. Kervyn de Lethenhove, XV, Bruxelles, 1871, p. 216-320. Pour les autres sources françaises et occidentales, chartes et documents diplomatiques manuscrites et imprimés concernant l'expédition de 1396, cf., J. Delaville le Roulx, *La France en Orient au XIV^e siècle. Expéditions du maréchal Boucicaut*, in *Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome*, 44/I, 1886, p. 211-219, 45/II, 1886, *Pièces justificatives*, p. 1-110, ainsi que la bibliographie de l'ouvrage de A. S. Atiya, *The Crusade of Nicopolis*, Londres, 1934, p. 205-219. Pour les sources ottomanes la plupart postérieures aux événements de 1396 cf. Enverî, *Düsturname*, Orujd bin Adil, *Tevarih-i al-i Osman*, Mehmed Neşri, *Djihannuma, Tarih-i al-i Osman*, dans *Cronici turcești privind țările române. Extrase (sec. XV-mijlocul sec. XVII)*, éd. M. Guboglu, M. A. Mehmet, I, Bucarest, 1966, p. 35-41, 49-51, 114-116; Ioannis Dlugossi (Dlugosz), *Historiae Polonicae*, I, Leipzig, 1711, p. 145-148; Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341-1462)*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 78-80; E. Hurmuzaki, N. Densușianu, *Documente privitoare la istoria românilor (1346-1450)*, I/2, Bucarest, 1890, p. 376-389; Pseudo-Phrantzes (Macarios Melissenos), *Chronicon (1258-1481)*, dans *Sphrantzes, Memorii, 1401-1477*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1966, p. 199-201; Johann Schiltberger, *Hans Schiltbergers Reisebuch nach der Nürnberger Handschrift herausgegeben...*, éd. V. Langmantel, Tübingen, 1885, p. 2-6; Iohannis de Thwrocław (Thuróczi), *Chronica Hungarorum ab Origine Gentis dans Scriptores Rerum Hungaricarum*, éd. Schwandtner, I, Vienne, 1746, p. 221-223; Johann Tritheim, *Johannis Triethemii Spanheimensis tomus secundus Annalium Hirsaugiensium*, St. Gall, 1690, p. 298, apud Ș. Papacostea, *Mircea la Nicopol (1396): o mărturie ignorată*, in *RI*, 39, 1986, nr. 7, p. 696-698.

Bibliographie: Pour la bibliographie jusqu'en 1929 cf., W. Erben, *Kriegsgeschichte des Mittelalters*, Munich, Berlin, Verlag R. Oldenbourg, 1929, p. 130. Cf., aussi A. S. Atiya, *Crusade, Commerce and Culture*, Bloomington, Indiana University Press, 1962, p. 92-119, (seconde éd. New York, 1965, p. 435-462); H. Beckman, *Der Kampf Kaiser Sigmunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen*, Gotha, 1902, p. 6-41; H. Brauner, *Die Schlacht bei Nicopolis*, Breslau, 1876; N. Constantinescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1981, p. 116-127; J. Delaville le Roulx, *La France en Orient au XIV^e siècle. Expéditions du maréchal Boucicaut*, t. 44, p. 211-292.; H. Delbrück, *History of the Art of War*, trad. W. J. Renfroe, Jr., t. III, *Medieval Warfare*, Univ. of Nebraska Press, 1982, p. 476-480; E. Diaconescu, *Politica orientală burgundă și Turcii în sec. XIV și XV*, in *CI*, I, 1925, p. 20-22; I. Djurić, *Le crépuscule de Byzance*, Maisonneuve et Larose, 1996, p. 28-30; M. Erendil, *Emergence of the Ottoman State. An Outline of the Period between 1299-1453*, in *Revue Internationale d'Histoire*

Mediævalia Transilvanica, tom IV, 2000, nr. 1-2.

Militaire, 46, 1980, p. 49-53; H. A. Gibbons, *The Foundation of the Ottoman Empire*, Oxford, Clarendon Press, 1916, p. 211-224; Ch. Diehl, L. Oeconomos, R. Guillard, R. Grousset, *L'Europe Orientale de 1081 à 1453*, dans *Histoire Générale*, coll. G. Glotz, IX/1, Paris, PUF, p. 348-349; N. Housley, *The Later Crusades (1274-1580). From Lyons to Alcazar*, Oxford University Press, 1992, p. 75-79; H. Inalcik, *The Ottoman Turks and the Crusades (1329-1451)*, dans *A History of the Crusades*, gen. edit. Kenneth M. Setton, VI, *The Impact of the Crusades in Europe*, University of Wisconsin Press, 1989, p. 251-254; N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, I, Gotha, 1908, p. 294-296; G. Köhler, *Die Schlachten von Nicopolis und Varna*, Breslau, 1882; G. Kling, *Die Schlacht bei Nikopolis im Jahre 1396. Inaugural-Dissertation*, Berlin, 1906; L. Kupelwieser, *Die Kämpfe Ungarns mit den Osmanen bis zur Schlacht bei Mohács 1526*, Vienne-Leipzig, 1895; F. Lot, *L'art militaire et les armées au Moyen Age en Europe et dans le Proche Orient*, II, Paris, 1946, p. 218-225; E. Mályusz, *Kaiser Sigismund in Ungarn (1387-1437)*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1990, p. 133-134; Marele Mircea Voievod, recueil d'études sous la coord. de I. Pătroiu, Bucarest, 1987; I. Minea, *Politica orientală a împăratului Sigismund*, Bucarest, 1919, p. 72-75; Ch. Oman, *A History of the Art of War in the Middle Ages*, II, New York, 1925, p. 348-356; Fr. Pall, *Les croisades en Orient au bas Moyen Age. Observations critiques sur l'ouvrage de M. Atiya*, in *RHSEE*, XIX, 1942, nr. 2, p. 565-580; P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*, Bucarest, 1944, p. 261-271; Ș. Papacostea, *Byzance et la croisade au Bas-Danube à la fin du XIV^e siècle*, in *RRH*, XXX, 1991, nr. 1-2, p. 3-21; Gy. Ráczó, *A Zsigmond-kori Magyarország és a török veszély (1393-1437)*, in *HK*, 20, 1973, p. 403-444; R. Rosetti, *Notes on the Battle of Nicopolis*, in *The Slavonic and East European Review*, XV, 1937, nr. 45, avril, p. 629-638; Idem, *Considérations sur quelques effectifs d'armées opérant dans le sud-est de l'Europe pendant l'Antiquité et le Moyen Age*, article traduit en français par C. Marinesco et publié par F. Lot dans son ouvrage, p. 450-464; St. J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, I, *The Rise and the Decline of the Ottoman Empire (1280-1808)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, p. 33-34; F. Šišić, *Die Schlacht bei Nikopolis*, in *Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina*, VI, 1893, p. 291-327; F. Szakály, *Phases of Turco-Hungarian Warfare Before the Battle of Mohács (1365-1526)*, in *Acta Orientalia*, XXXIII/1, 1979, p. 54-62; N. Vatin dans *Histoire de l'Empire ottoman*, sous la dir. de R. Mantran, Paris, Fayard, 1989, p. 51-53.

Varna. Sources imprimées (pour compléter certaines références voir la bibliographie sur Nicopolis): *Antienches Croniques d'Engleterre par Jehan de Wavrin seigneur de Forestel* dans N. Iorga, *Cronica lui Wavrin și Români*, in *BCIR*, IV, 1927, p. 61-148. N. Iorga utilise l'édition Dupont, *Choix de chapitres inédits annotés et publiés pour la Société de l'histoire de France*, II, Paris, 1858-1863 qu'il remania en ajoutant aussi un appareil critique. Andrea de Palatio, *De conflictu regis Wladislai Polonie et Hungarie cum Theucris habito materia et processus*, dans *Codex epistolaris saeculi decimi quinti*, II, (1384-1445), éd. A. Lewicki, Cracovie, 1891, p. 461-465; Antonius Bonfinis (Bonfinius), *Rerum Hungaricarum Decades*, II, éd. I. Fögel, B. Iványi, L. Juhász, Leipzig, 1936, p. 143-150; Philippi Callimachi Buonacorsi da Gemignano (Callimachus), *De Rebus A Vladislao Polonorum Atque Hungarorum Rege Gestis. Libri Très. Recogniti et Emendati*, dans *Scriptores Rerum Hungaricarum*, p. 501-518; L. Chalcocondylas, *Expuneri istorice. Creșterea puterii turcești, căderea împărăției bizantine*, éd. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 192-199; *Cronici turcești privind țările române. Extrase (sec. XV-mijlocul sec. XVII)*, éd. M. Guboglu, M. A. Mehmet; Ioannis Dlugossi, (Dlugosz) *Historiae Polonicae*, I, p. 788-809; Ducas, *Istoria turco-bizantină (1341-1462)*, p. 276-281; *Fontes Rerum Austriacarum*, II Abteilung, *Diplomataria et acta*, éd. R. Wolkan, LXII, Vienne, 1909, p. 170-189; E. Hurmuzaki, *op. cit.* I/2, XV/1; N. Iorga, *Notes et Extraits pour servir à l'histoire des croisades*, III, Paris, 1903; C. I. Karadjia, *Poema lui Michel Beheim despre cruciadele împotriva Turcilor din anii 1443 și 1444. Publicată după manuscrisele Pal. 334 și 312 din Biblioteca Universității de la Heidelberg*, in *BCIR*, XV, 1936, p. 5-57; Georgios Sphrantzes, *Memorii, 1401-1477*, p. 67-70; J. Teleki, *A Hunyadiak kora Magyarországon*, X, Budapest, 1853; J. Thuróczi, *Chronica Hungarorum ab Origine Gentis*, p. 254-256.

Bibliographie: D. Angyal, *Murád útja Varna felé 1444-ben*, in *HK*, 1910, p. 235-255; Idem, *Le traité de paix de Szeged avec les Turcs (1444)*, in *Revue de Hongrie*, VII, 1911, nr. 3, p. 255-268, nr. 4, p. 374-392; Idem, *Die diplomatische Vorbereitung der Schlacht von Varna (1444)*, in *Ungarische*

Nous n'allons pas réécrire ce qui a été déjà écrit. Nous nous bornons, en échange, à observer, à souligner et à attirer l'attention du lecteur sur quelques aspects diplomatiques ou militaires liés aux deux expéditions, car en feuilletant avec soin les sources ou la bibliographie en question, on risque de trouver des ressemblances plus ou moins troublantes, certaines dues, sans doute au hasard, mais qui nécessiteront par la suite une étude plus approfondie, même si dans les présentes pages nous nous limitons simplement à les énumérer.

Rundschau für Historische und Soziale Wissenschaften, III, 1913, nr. 2, p. 517-521; F. Babinger, *Von Amurath zu Amurath. Vor- und Nachspiel der Schlacht bei Varna (1444)*, in *Oriens*, III, 1950, nr. 2, p. 229-265; J. Bánlaky, *A magyar nemzet hadtörténelme*. Hunyadi János, X/1, Budapest, 1936, p. 134-151; M. Berza, *Der Kreuzzug gegen die Türken – ein europäisches Problem*, in *RHSEE*, XIX, 1942, nr. 1, p. 51-72; D. Caccamo, *Eugenio IV e la crociata di Varna*, in *Archivio della Società Romana di Storia Patria*, LXXIX, 1956, p. 34-87; M. Chasin, *The Crusade of Varna*, dans *A History of the Crusades*, VI, p. 276-311; J. Colin, *Cyriaque d'Ancone*, Paris, 1984; B. Cvetkova, *La mémorable bataille des peuples*, (titre en bulgare, nous donnons la traduction française du titre), Varna, 1969. Fragment concernant la bataille traduit en roumain dans *Magazin istoric*, nr. 6, juin 1972, p. 26-31; J. Dabrowski, *Wladyslaw I Jagiellończyk na Węgrzech (1440-1444)*, Varsovie, 1922, p. 177-189; Idem, *La Pologne et l'expédition de Varna en 1444*, in *Revue des études slaves*, X, 1930, Paris, p. 57-75; Idem, *L'année 1444*, in *Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres*, VI, 1951, p. 2-47; M. P. Dan, *Armata și arta militară a lui lancu de Hunedoara pe baza cronicilor contemporane*, in *SCI*, VIII, 1957, nr. 1-4, p. 69-115; C. Diaconescu, *Politica orientală burgundă și Turcii în sec. XIV și XV*, p. 29-47; I. Djurić, *Le crépuscule de Byzance*, p. 349-352; L. Elekes, *Hunyadi*, Budapest, 1952; M. Erendil, *Emergence of the Ottoman State. An Outline of the Period between 1299-1453*, p. 55-57; V. Fraknoi, *A várnai csata előzményei*, in *HK*, 1889, p. 337-388; Idem, *A Hunyadiak és a Jagellók kora*, dans la coll. de S. Szilágyi, *A magyar nemzet története*, IV, Budapest, 1896, p. 54-63; O. Halecki, *La croisade de Varna*, in *Bulletin of the International Committee of Historical Sciences*, XI, 1939, Paris, PUF, p. 485-495; Idem, *The Crusade of Varna. A Discussion of Controversial Problem*, New York, Polish Institute of Arts and Sciences in America, 1943, p. 5-93; N. Housley, *The Later Crusades (1274-1580). From Lyons to Alcazar*, p. 86-89; N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Gotha, 1908, p. 440-443; H. Inalcik, *Byzantium and the Origins of the Crisis of 1444 under the Light of Turkish Sources*, in *Actes du XI^e Congrès international d'Etudes Byzantines*, Ochride, 10-16 sept. 1961, II, 1964, Belgrade, p. 159-161; G. Köhler, *Die Schlachten von Nicopolis und Varna*, Breslau, 1882; L. Kupelwieser, *Die Kämpfe Ungarns mit den Osmanen bis zur Schlacht bei Mohács 1526*, p. 85-91; I. Minea, *Vlad Dracul și vremea sa*, in *CI*, t. IV, nr. 1, Jassy, 1928, p. 227-254; G. Miskolczy, *Hunyadi János török-hadjáratai*, in *HK*, Budapest, 1913, p. 561-575; C. Mureșan, *lancu de Hunedoara*, Bucarest, 1968, p. 96-112; T. Nicolau, *Ioan Huniade Corvin*, Bucarest, 1925, p. 53-66; Fr. Pall, *Autour de la croisade de Varna: la question de la paix de Szeged et de sa rupture (1444)*, in *BSHAR*, XXII, 1941, nr. 2, p. 144-158; Idem, *Un moment décisif de l'histoire du sud-est européen: la croisade de Varna (1444)*, in *Balkanica*, VII, 1944, p. 102-120; Idem, *Ciriaco d'Ancona e la crociata contra i Turchi*, in *BSHAR*, XX, 1938, p. 26-47; P. P. Panaiteșcu, N. Stoicescu, *La participation des Roumains à la bataille de Varna*, in *RRH*, IV, 1965, nr. 2, p. 221-231; J. Paviot, *Gènes et les Turcs (1444, 1453): sa défense contre les accusations d'une entente*, dans *La Storia dei Genovesi*, IX, Gênes, 1989, p. 129-137; A. Prochaska, *Uwagi krytyczne o klesce Warneńskiej*, in *Rozprawy Akademii Umiejętności wydział Historyczno-Filozoficzny*, II^e sér., XIV, Cracovie, 1900, p. 1-60; J. H. Rónay, *Magyar Hadi Krónika*, I, Budapest, 1891, p. 268-273; St. J. Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, p. 51-53; F. Szakály, *Phases of Turco-Hungarian Warfare Before the Battle of Mohács (1365-1526)*, p. 84-98; N. Șerbănescu, N. Stoicescu, *Mircea cel Mare (1386-1418)*, Bucarest, 1987, p. 318-326; J. Thüry, *A várnai csatáról*, in *HK*, Budapest, 1892, p. 636-654; Th. V. Tuleja, *Eugene IV and the Crusade of Varna*, in *Catholic History Review*, XXXV, 1949, p. 259-269; R. Urbánek, *Vladislav Varnečik. Skutecnost i legenda*, Prague, 1937, p. 133-159.

L'importance de l'événement et ses conséquences historiques. Quatre expéditions majeures que certains historiens ont pris au fil du temps l'habitude d'appeler des *croisades*², furent entreprises par la chrétienté orientale avec le soutien plus ou moins évident de l'Occident, pour délivrer la cité de Constantinople de l'encerclement ottoman et chasser du continent européen ce nouvel adversaire coriace arrivé de l'Asie : l'expédition de Nicopolis (1396), la *longue campagne* (sept.1443-janv.1444)³, l'expédition de Varna (1444) et celle de Kossovopolje (1448)⁴.

Parmi ces quatre expéditions, deux sortent particulièrement en évidence et attirent constamment l'attention des historiens: celles de 1396 et de 1444. Il existe à cela deux causes principales:

– Ensemble, elles représentèrent l'échec cuisant d'une entreprise diplomatique et militaire conçue à l'échelle européenne, en étant, d'ailleurs, les seules ripostes militaires d'envergure que les forces *coalisées* du *vieux continent* ont opposé à l'Empire ottoman.

– Les deux se sont soldées par des défaites retentissantes sur le champ de bataille qui ont enflammé l'imaginaire des historiens et des écrivains de l'époque tout en créant une fausse auréole de légende qui a traversé les siècles.

Le 25 septembre 1396, les bannières réunissant des combattants originaires de la plupart des pays et royaumes chrétiens, affrontèrent pour la première fois au cours de l'histoire dans les plaines de Nicopolis, l'armée ottomane commandée ce jour-là par le sultan Bayazid I^{er} Ildirîm (*Coup de tonnerre*) (1389-1402).

² L'appel lancé en Occident par le roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg (1387-1437) en faveur de la croisade de 1396 fut sanctionné par les bulles du pape Boniface IX (1389-1404 à Rome) au cours de l'été et de l'automne 1394, O. Halecki, *Rome et Byzance au temps du Grand Schisme d'Occident*, Lwów, 1937, p. 25-26. En ce qui concerne l'expédition de 1444, dans une bulle datant du 1^{er} janvier 1443, le pape Eugène IV (1431-1447) exhorta officiellement les chrétiens à partir en croisade. I. Djurić, p. 344; C. Mureşan, p. 83-84; F. Pall, *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana del 1442-1443, condotta da Giovanni di Hunedoara*, in RESEE, III, 1965, nr. 3-4, p. 440-442; Quant à M. Petrocchi, *La Politica della Santa Sede di fronte all' invasione ottomana (1444-1718)*, Naples, 1955, p. 20-21, apud, G. Platania, *Innocent XI Odescalchi et l'esprit de "croisade"*, in *XVIF siècle*, nr. 119, avril-juin 1998, (numéro spécial *La reconquête catholique en Europe centrale*), p. 256, nr. 50., il estime, en se référant à la lutte anti-turque menée par le Saint-Siège, qu'il est plus opportun de parler de "guerre sainte" que de "croisade", parce que "la croisade est une expression typique de la mentalité médiévale, du monde féodal et chevaleresque et aussi parce que la libération du sépulcre du Christ est au centre de sa préoccupation mystique. En revanche, la croisade (donc terme inapproprié) de l'ère moderne prêchée par la papauté aborde de manière plus vaste le problème de l'opposition à l'empire ottoman" (passage traduit en français par Platania).

³ En ce qui concerne la longue campagne, nous renvoyons à notre étude, *Une croisade au Bas-Danube au XV^e siècle: "la longue campagne" (septembre 1443 – janvier 1444)*, in *Cahiers du Centre d'Etudes d'Histoire de la Défense*, nr. 9, *Nouvelle Histoire Bataille*, (sous la dir. de L. Henninger), Château de Vincennes, 1999, p. 93-113.

⁴ Pour l'expédition de 1448 cf., J. Bánlaky, p. 195-202; Rónay, p. 282-286; Elekes, p. 350-374; Oman, p. 356-357, ainsi que M. P. Dan, p. 104-108, avec bibliographie. Voir aussi L. Kiss, *A rigómezei hadjárat, in HK*, Budapest, 1895, p. 164-179; A. Decei, *Oastea lui Iancu Huniade înainta de bătlia de la Kossovo (1448). Scrisoarea lui Pasquale de Sörgo*, in *Revista Istorică Română*, XVI, Bucarest, 1946, p. 40-50.

Événement unique dans son genre au moins pour les Hongrois, les Byzantins et les peuples de l'Europe balkanique qui voyaient enfin arriver à leur secours les contingents de la chevalerie occidentale, afin de mener une lutte commune contre la menace de plus en plus grandissante des Ottomans. L'importance primordiale de cette alliance chrétienne, de cette coopération militaire devenue un fait réel même pour les esprits les plus pessimistes, ne pouvait pas être saisie et comprise entièrement à l'époque par des chevaliers arrivés au bord du Danube en quête de butin, d'aventure et de gloire. Autrement pensèrent cependant, le roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg ou l'empereur de Byzance Manuel II Paléologue (1391-1425), directement confrontés au péril turc, et dont les efforts diplomatiques d'impliquer aussi l'Occident étaient enfin pleinement récompensés⁵.

La bataille de Nicopolis, première confrontation militaire d'ampleur entre l'Europe et les Ottomans avait fini par la victoire de ces derniers. Or, la première bataille, sinon décisive reste toujours primordiale pour n'importe quel belligérant. Les souvenirs demeurent inoubliables et les conséquences en cas de défaite sur le moral d'une armée, d'un peuple ou d'une civilisation sont difficilement maîtrisables. A Nicopolis, les forces chrétiennes avaient les chances de l'emporter, car c'était pour la première fois qu'elles affrontaient un ennemi redoutable sur le champ de combat. Occasion unique qui fut manquée, d'où la méfiance et la prudence de revenir à la charge une seconde fois⁶.

En revanche, Nicopolis fut une victoire de prestige pour les Ottomans, symbole de leur installation définitive et irréversible sur le continent européen. Elle éloigna pour quelques décennies la menace *croisée* des frontières de l'empire, facilita l'implantation et la consolidation du pouvoir étatique dans la péninsule des Balkans tout en encourageant les nouvelles conquêtes. Malgré la grave crise politique et à l'anarchie survenues après la défaite subie face aux Mongols de Timur Lenk à Ankara en 1402, période de troubles qui prit fin en 1413 avec l'avènement au pouvoir du sultan Mehmed I^{er} (1413-1421), l'Europe se contenta de regarder et d'observer l'évolution de son adversaire sans réagir militairement, une des causes pour le moins subjective étant, sans doute, les traces laissées par le mauvais souvenir de 1396.

Si Nicopolis consolida les assises de la présence ottomane dans les Balkans, la bataille de Varna (le 10 novembre 1444) le fit de même, mais pour plusieurs siècles à venir en scellant définitivement le sort de Byzance. L'expédition de 1444 fut, à son tour, une occasion unique dans son genre de chasser les Turcs du continent européen. Les défaites militaires subies par l'armée ottomane durant la *longue campagne* et la menace constante des Karamanides en Asie Mineure, qui obligea l'Empire à concentrer ses meilleures troupes dans cette zone de l'empire, suivie par l'abdication du sultan Murâd II (1421 – 1444; 1446 – 1451) ont créé une

⁵ L'ensemble du problème étudié par Mályusz, p. 128-132; Djurić, chap. *Byzance vers la fin du XIV^e siècle*, p. 11-48, et notamment Papacostea, *loc. cit.*

⁶ J. Farkas, *Südosteuropa. Ein Überblick*, Göttingen, 1955, p. 64: "Nach Nikopolis verlor Europa die Lust, gegen das Osmanenreich einen Kreuzzug zu führen, der Sultan aber gab die Achtung vor den europäischen Waffen auf."

conjoncture favorable à une revanche chrétienne dont la mobilisation fut à nouveau sans précédent autour des personnages remarquables comme Jean Hunyadi voïvode de Transylvanie (1441 – 1446; 1448), le pape Eugène IV, son légat en Hongrie Julien Cesarini ou l'empereur de Byzance Jean VIII Paléologue (1425 – 1448).

Vladislav III Jagellon Warneńczyk roi de Pologne (1434-1444) et de Hongrie (1440-1444, sous le nom de Vladislav I^{er}) qui se rendit compte malgré son jeune âge de cette situation politique et militaire avantageuse, oscilla de sa propre volonté au cours de l'année 1444 entre la paix avec les Ottomans – qu'il ratifia d'ailleurs à Szeged (Seghedin) à une date non encore établie avec exactitude, certainement entre le 26 juillet et le 1^{er} août – et la guerre. Le 4 août il dénonça la traité et Cesarini le releva de son serment. En train de rassembler ses forces armées, il reprit au début de septembre les opérations militaires contre les Turcs en déclenchant l'expédition militaire qui se solda avec la défaite du 10 novembre 1444⁷. Il réussit néanmoins à endormir pour quelque temps la vigilance de Murâd

⁷ Selon Fr. Pall, *Un moment décisif de l'histoire du sud-est européen: la croisade de Varna (1444)*, p. 114-115: "il se pourrait bien que la raison principale de la violation du traité de Szeged eût été celle que l'histoire admet généralement, à savoir les pressions et peut-être même les menaces d'excommunications de la part de Cesarini qui ne pouvait accepter la validité d'un traité avec les Infidèles sans l'approbation du Souverain Pontife". On ne dispose d'aucun exemplaire du traité de Szeged. Le hongrois fut probablement détruit lors de sa dénonciation, le 4 août. Idem, *Autour de la croisade de Varna: la question de la paix de Szeged et de sa rupture (1444)*, p. 150. Quant au turc, il gisait empalé sur une colline, la journée de Varna, pour rappeler aux chrétiens le serment fait par leur roi. Il peut être reconstitué d'après la chronique de Dlugosz, col 788-790, qui a sans doute consulté une de ses copies, Minea, nr. I, p. 234. Nous trouvons des éclaircissements dans une lettre envoyée par les Etats polonais au roi Vladislav, le 26 août 1444 dans laquelle les clauses du traité réjouissent les nobles du royaume, *Monumenta medii aevi historica res gestas Poloniae illustrantia*, dans *Wydawnictwa Komisji Historycznej Akademii Umiejetnosci w Krakowie*, éd. A. Prochaska, XII, (1382-1445), Cracovie, 1891, p. 141: "conditiones pacis nunquam credibiles, quibus astrixit se regnum Rasciae, dominium Albaniae et plures alias terras in diebus et regimine aliorum divinae memoriae regnum Hungariae occupatas cum viginti quattuor castris insignibus inter que Holubecz restituere, captivos relaxare, centum aureorum milia solvere et viginti quinque milibus armatorum pro qualibet v. s. guerra subsidio esse". Aeneas Sylvius Piccolomini connaissait lui aussi l'existence du traité et du parjure du roi, voir *Fontes Rerum Austriacarum*, p. 170, 172-174, 186-189. De même Thuróczi, chap. XLI, p. 254-255, Ducas, p. 272-274 et Chalcocondylas, p. 195-196. Voir aussi *Anciennes Croniques d'Angleterre*, p. 84: "il assambla son conseil où il fut conclu que il feroit paix avec le Grant Turcq, moyennant que ledit Grant Turcq renderoit au roy de Hongrye plusieurs chasteaulz et passages scitez sur la rivière de la Dunoue, comme il fist. Et par ainsi fut entr'eulz la paix concordée, juree et scellee", p. 85: "tant prescha le cardinal de Saint Angele ou pays de Hongrye que le roy et les seigneurs furent contentz de rompre la paix qu'ilz avoient faite avec le Turcq". Mais la source la plus importante demeure la correspondance de l'humaniste italien Cyriaque d'Ancône redécouverte et mise en valeur par Fr. Pall. Une partie des lettres furent reproduites dans *Ciriaco d'Ancona et la crociata contro I Turchi*. Certains chapitres de l'étude méritent toute l'attention des chercheurs dont chap. IV: "Trattative diplomatiche. Duplice politica di Vladislao. L'Ambasceria magiario-serba spedita al Sultano", p. 26-31; chap. V: "Il Trattato di Andrianopoli (12 Giugno 1444)", p. 32-41; chap. VI: "Ciriaco a Constantinopoli. La Rottura della pace per opera degli ungheresi", p. 42-47. Une longue et ardue polémique opposa longtemps les historiens convaincus du parjure de Vladislav à ceux qui s'obstinaient de défendre l'honneur du roi. L'apogée de ce *savant duel* qui fascine encore tout spécialiste du XV^e siècle fut représenté entre les deux guerres, d'une côté par Fr. Pall et de l'autre côté par l'historien polonais O. Halecki. Nul doute qu'à Szeged, le traité fut ratifié par le souverain hongrois, avait conclu à plusieurs reprises l'érudit roumain: "Loin de nous la pensée

II, d'où le péril pour l'ensemble des troupes ottomanes de ne pouvoir plus franchir les Détroits et de passer en Roumélie à un moment décisif pour l'existence de l'empire. Cette faiblesse passagère des Ottomans, cette crise survenue en 1443-1444 qui faillit leur coûter la perte des provinces européennes ne se renouvellera à nouveau qu'au cours des guerres russo-turques du XIX^e siècle.

La bataille de Varna se révéla à la longue décisive par ses conséquences dans l'histoire des peuples balkaniques. Elle représenta aussi l'échec d'une "entreprise européenne avec la participation du Saint-Siège, de Venise, de Raguse, des Français de Bourgogne, des Polonais, des Hongrois, des Roumains et des Byzantins. C'était là une entreprise conçue sur une échelle très vaste et conduite jusqu'à un certain point par une collaboration pan-chrétienne"⁸. Le renseignement stratégique que les Ottomans avaient appris était de ne plus jamais se laisser surprendre sur la défensive à l'intérieur de leurs frontières, notamment aux approches de la ville capitale et de leurs bases logistiques. Ce fut aussi la dernière bataille dans laquelle ils ont dû défendre l'épicentre de leurs conquêtes dans la Roumélie. Quatre ans plus tard à Kossowopolje (le 17-19 octobre 1448), malgré un combat acharné de trois jours marqué par la résistance héroïque des troupes hongroises et de ses alliés, la supériorité militaire des Ottomans est plus que jamais évidente. Ils l'emportent à nouveau, victoire qui représente à son tour un tournant dans le rapport des forces entre les Chrétiens et l'Islam sur le front européen, car l'empire passe militairement à partir de cette date à une offensive continuelle, notamment sous les règnes des sultans Mehmet II (1451-1481), et Soliman le Magnifique (1520-1566).

de prononcer une condamnation morale, d'autant moins que le jeune monarque tomba héroïquement dans la défense de la chrétienté, précisément." in: *Autour de la croisade de Varna*, p. 157, mais aussi p. 146-155, avec une minutieuse analyse des sources. Idem, *Un moment décisif de l'histoire*, p. 114-115. Parmi les historiens qui arrivèrent à la même conclusion que Pall nous renvoyons à D. Angyal, p. 519-520; Idem, *Le traité de paix de Szeged avec les Turcs (1444)*, p. 255-268; Dabrowski, p. 45; Idem, *Wladyslaw I Jagiellonczik*, p. 151-155; Idem, *La Pologne et l'expédition de Varna en 1444*, p. 59-65; Inalcik, *loc. cit.*; Chasim, 276-289; Djurić, p. 344-345; Babinger, p. 232-241; Minea, p. 237; Housley, p. 87. Quant à Halecki, *La croisade de Varna*, p. 490-491, il écrit au sujet du monarque: "Or, malgré son âge si jeune – il avait à peine vingt ans – et la facilité d'ailleurs tout hypothétique, avec laquelle il se serait prêté aux influences de son entourage, il est extrêmement risqué de lui attribuer une telle légèreté, l'accusant non seulement d'un manque absolu de loyauté, mais même du sens de responsabilité le plus élémentaire." Selon l'historien polonais, Piccolomini était l'homme des Habsbourg et Dlugosz partisan du Concile de Bâle, donc tous les deux étaient inclinés à critiquer le jeune souverain. *Ibidem*, p. 491. Voir aussi l'autre travail important de O. Halecki, *The Crusade of Varna. A Discussion of Controversial Problem*, *loc. cit.* où il reprend ses arguments dans une analyse plus approfondie. Pour la défense de Vladislav se prononça aussi au début du siècle, l'historien polonais A. Prochaska, *Uwagi krytyczne o klesce Warneńskie*, p. 1-53, Th. V. Tuleja, p. 271, et dernièrement, Colin, p. 361. Dans *Geschichte des Osmanischen Reiches*, p. 440-441, Iorga ne croit pas lui non plus à la ratification du traité mais trois décennies plus tard convaincu par les arguments avancés par Fr. Pall, il écrit dans *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, t. IV, *Les Chevaliers*, Bucarest, 1937, p. 95: "le traité fut annulé par le roi, qui ne se rendant pas compte que sa sagesse n'était pas égale à son incontestable vaillance de jeune prince agile et aventureux signalait lui-même sa condamnation à mort".

⁸ Fr. Pall, *Un moment décisif de l'histoire du sud-est européen*, p. 118.

Les échecs des expéditions chrétiennes à Nicopolis et à Varna consolidèrent, sans doute, la présence de l'Etat ottoman dans les Balkans jusqu'à la fin du XIX^e siècle, une période qui s'étend sur presque un demi-millénaire d'histoire. Géographiquement la Turquie est-elle toujours présente en contrôlant les précieux Détroits de Bosphore et de Dardanelles. Pour l'Europe que nous bâtissons aujourd'hui il s'agit d'une région située à la périphérie, proche du monde asiatique dont nous saisissons encore difficilement la richesse et les tragédie de son histoire. Ceci signifie la méconnaissance de notre propre passé, d'ignorer le Byzantisme des anciens grecs, le Constantinople de la romanité tardive, le savoir culturel de Byzance qui contribua à l'épanouissement de la Renaissance à travers notre continent, l'Istanbul des architectes, des chroniqueurs et des poètes ottomans, en somme, le berceau, les origines, et les fondements de notre civilisation.

La composition ethnique et les effectifs des armées chrétiennes. Les expéditions de 1396 et de 1444 sont caractérisées par une large participation européenne ce qui ne fut pas le cas en 1443 ou en 1448, étant les seules dans lesquelles l'Occident s'impliqua militairement d'une manière significative.

A Nicopolis on remarque la participation:

- de la chevalerie française et bourguignonne commandée par le jeune comte Jean de Nevers, fils de Philippe le Hardi duc de Bourgogne. Le contingent qui arriva de France comptait environ 1.000 chevaliers et écuyers⁹ au sein duquel figuraient les noms les plus illustres de la noblesse du royaume: Jacques de Bourbon comte de la Marche, l'amiral Jean de Vienne, le maréchal Jean le Maingre dit Boucicaut, le connétable Philippe d'Artois comte d'Eu, Guillaume de Bordes porte oriflamme de France, Jean de Cadzand grand amiral de Flandre, Jacques d'Heilly chambellan de Bourgogne, Jean de Coligny seigneur de Crescia, Enguerrand VII seigneur de Coucy, Guillaume VI de la Tremouille seigneur de Sully, Jean de Roye seigneur du Plessis, de Muret, et de Buzancy, Regnault de Roye, chambellan du roi Charles VI (1380-1422), etc.¹⁰.

- on note aussi la présence de Philibert de Naillac Grand-Maître des Hospitaliers de Rhodes à la tête d'une centaine de chevaliers de l'ordre.

- environ 1.000 chevaliers et écuyers arrivés de Bavière, de Styrie et d'autres provinces de l'Empire (Jean de Zollern burgrave de Nürnborg, le comte palatin Ruprecht Pipan fils du duc de Bavière Robert III, Hermann II comte de Cilly, etc.), mais aussi d'Angleterre¹¹, de Pologne, de Bohême, d'Italie¹², et même d'Espagne, selon la chronique de Dlugosz¹³.

- l'armée hongroise sous les ordres de Sigismond de Luxembourg et du palatin Nicolas de Gara (environ 4-5.000 hommes), cavalerie lourde et légère, qui

⁹ Froissart, p. 230 dont seulement 700 prirent part à la bataille du 25 septembre, *Ibidem*, p. 315; Kling, p. 87-88; Delaville le Roux, p. 270. Les pages et les valets ne sont évidemment pas compris dans ce chiffre.

¹⁰ Une liste des nobles et des chevaliers ayant participé à la croisade a été publiée par Delaville le Roux dans vol. II, *Pièces justificatives*, p. 78-86.

¹¹ Pour la contribution anglaise voir les propos de Atiya, *The Crusade of Nicopolis*, p. 44-47.

¹² Ducas, p. 78: *et Itolorum non pauci*.

¹³ Dlugosz, col. 146.

comprenait aussi quelques détachements de mercenaires polonais et tchèques mais aussi des contingents croates.

- l'armée de Transylvanie (Hongrois, Roumains, Szeklers et Saxons) commandée par le voïvode Stybor de Styboricz (1395-1401 ; 1410-1414)¹⁴, cavalerie lourde et légère, à peu près 3-4.000 combattants.

- un contingent de cavalerie (environ 1.000-1.500 hommes) amené par le prince de Valachie Mircea l'Ancien (1386-1395 ; 1397-1418)¹⁵.

- une escadre appartenant à la flotte vénitienne (environ 30 navires de transport)¹⁶ mais aussi quelques galères génoises et byzantines¹⁷ qui de la mer Noire en remontant le Danube prirent part aux sièges de Rahova et de Nicopolis.

On ne connaît pas exactement, le nombre total des vaisseaux qui participèrent à l'expédition de 1444. Selon M. Chasin, au mois de septembre dans les Détroits étaient rassemblés une trentaine des navires: dix pontificaux sous les ordres du François Condulmer, neveu du pape Eugène IV, huit vénitiens commandées par Alvise Loredano, deux appartenant à la république de Raguse et dix bourguignons dont quatre ayant comme capitaine Walerand de Wavrin, quatre Geoffroy de Thoisy et deux Alphonse d'Olivieria¹⁸. A la demande de Wavrin qui

¹⁴ Nous nous permettons ainsi de corriger une erreur présente dans certains ouvrages occidentaux concernant l'expédition de 1396: Atiya, *op. cit.*, Lot, *op. cit.*, p. 220 et notamment Delaville le Roulx, vol. I, p. 271, selon lesquels l'armée de Transylvanie était commandée par un certain voïvode Etienne Laszkowitch! Pour le voïvode de Transylvanie Štibor voir G. Wenzel, *Štibor vajda. Életrajzi tanulmány*, in *Értekezések a történelmi tudományok köreből*, IV, 1874, nr. 2.

¹⁵ A ce sujet voir les propos du R. Rosetti, p. 460; Idem, *Notes on the Battle of Nicopolis*, p. 634.

¹⁶ P. P. Panaitescu, p. 264, Brauner, p. 25, et Atiya, p. 55, donnent quarante quatre navires, tandis que Beckman, p. 7, affirme que cette flotte devait bloquer les Détroits afin de couper l'Anatolie de la Roumélie.

¹⁷ Ce fut une galère byzantine ancrée devant Nicopolis qui transporta Sigismond de Luxembourg à Constantinople après la défaite, K. P. Matschke, *Die Schlacht bei Ankara und das Schicksal von Byzanz. Studien zur spätbyzantinischen Geschichte zwischen 1402 und 1422*, Weimar, 1981, p. 109, apud, Ș. Papacostea, p. 10, nr. 22.

¹⁸ M. Chasin, *op. cit.*, p. 298-300. D'après K. M. Setton, *The Papacy and the Levant (1204-1571)*, chap. III, *The Crusade of Varna and its Aftermath (1444-1453)*, p. 85-86, la flotte chrétienne disposait d'au moins 20-22 navires: 8 pontificaux, 6-8 vénitiens, quatre bourguignons, et deux ragusans. Vingt-deux navires aussi chez O. Halecki, *La croisade de Varna*, p. 493, pour qui le nombre, "n'était guère considérable mais suffisant pour remplir la tâche qui lui était assignée". N. Housley, *loc. cit.*, nous donne le chiffre de 22-24 et I. Minea, p. 227, le chiffre de 22. Vingt-quatre, aussi selon Pall, p. 116. Ducas, *op. cit.*, p. 274, affirmait que les chrétiens ont bloqué les Détroits avec vingt-cinq galères. Pour les opérations maritimes voir aussi C. Diaconescu, p. 32-33. Un rapport vénitien de 10 mai 1443, découvert et publié par Nicolae Iorga, précisait que seize à vingt galères pouvaient *cum securitate* fermer les Détroits, N. Iorga, *Notes et extraits*, t. III, p. 125-126; Idem, *Les aventures "sarrazines" des Français de Bourgogne au XV^e siècle*, in *Mélanges d'Histoire Générale*, publiés par C. Marinescu, I. Cluj, 1927, p. 41. Avaient-ils raison, les meilleurs marins du monde lorsqu'on sait que la longueur totale des côtes dépassait 80 km? Les vainqueurs de Gallipoli négligeaient, paraît-il, ces vents bizarres de la Marmara et le fait que dans certains endroits la largeur du Bosphore dépassait à peine 550m. L'artillerie turque dont on ne connaissait pas encore la puissance destructive pouvait contrôler les deux rivages, car sur la côte asiatique s'élevaient les murs de la forteresse d'Anadolu Hisar: "... la mer y estoit si estroite que une cullevrine porroit tyrer dun bort à l'autre, cest a scavoir de la Turquye en Grece, et de Grece en Turquye, et que jourmelement les Turqz du neuf chastel tyroient

surveillait semble-t-il, le Bosphore, Jean VIII mit à la disposition de la flotte deux galères byzantines¹⁹. On observe à nouveau la participation des Bourguignons, des Vénitiens et des Byzantins.

L'armée terrestre était composée de:

– 5.000 Transylvains (Hongrois, Roumains, Szeklers, Saxons) amenés par Jean Hunyadi²⁰.

– la cavalerie lourde et légère qui réunissait les bannières de certains magnats hongrois (Emeric Tamási, Etienne Báthory, Michel Szilágyi, etc.)²¹, des évêques du royaume (Jean Dominic évêque d'Oradea, Simion Rozgonyi évêque d'Eger (Erlau), Raphaël Herczeg évêque de Bosnie)²² ainsi que les Croates et les Bosniaques de Franko Tálloczi le gouverneur de ces provinces (3-4.000 hommes).

– 500 chevaliers hongrois et polonais qui formaient la garde du roi Vladislav, parmi lesquels l'humaniste Nicolas Lasocki, Jean Koniecpolski et Pierre Szczekociny, respectivement le chancelier et le vice - chancelier du royaume polonais²³.

– un contingent de volontaires croisés amenés par le cardinal Cesarini environ 1.000 chevaliers, écuyers, aventuriers : des Hongrois, des Allemands, des Autrichiens, des Italiens²⁴.

– les mercenaires enrôlés de Pologne (cavalerie et infanterie sous les ordres de Lesko de Bobricz), de Bohême et de Slovaquie (commandés par Adam Budovec de Budova Roztokách, Jean Čapek de San et Jenik de Mečhova et même des combattants appartenant à Jean Jiškra de Brándýs) un total de 5-6.000 hommes²⁵.

– un contingent de 4.000 cavaliers de Valachie commandés par Mircea II le fils aîné du prince Vlad Dracul (1436-1442 ; 1443-1447). Son vieux percepteur avait participé à la bataille de Nicopolis et il est possible qu'il accompagna aussi Mircea à Varna²⁶.

canons qui passoient par dessus les gallees", *Anchiennes Croniques d'Engleterre*, p. 89-90, dont le témoignage de Walerand de Wavrin est essentiel pour l'histoire des opérations de la flotte en 1444.

¹⁹ *Ibidem*, p. 60.

²⁰ M. P. Dan, *Cehi, slovaci și români în veacurile XIII - XVI*, Sibiu, 1944, p. 126; Șt. Pascu, *Rolul cnezilor din Transilvania în lupta antiotomană a lui Iancu de Hunedoara*, in *SCI*, VIII, 1957, nr. 1-4, p. 51.

²¹ Beheim, *op. cit.*, p. 28-29; Chasim, *op. cit.*, p. 308; L. Elekes, *Armia Guniadi*, in *Acta Historica Academiae Scientiarum Hungaricae*, I, 1951, nr. 1, p. 42.

²² Beheim, *loc. cit.*; M. Chasim, *loc. cit.*

²³ Ducas, p. 276; Beheim, p. 42, nous dit qu'il s'agissait de l'élite de l'armée. Quant à Palatio, p. 465, il écrit au sujet de la chevalerie de Vladislav: "postque et rex ipse cum suis vexillis et aciebus electorum ex Polonis et Hungaria militum cordibus magna splendore dignitateque fremebat".

²⁴ Ils ne pouvaient être que ceux mentionnés par les chroniqueurs ottomans: Italiens (*Latin*), Allemands (*Aleman*), Autrichiens (*Nemçe*), Orujid bin Adil, *Tevârih-i âl-i Osman*, *Les chroniques anonymes, Tevârih-i âl-i Osman*, sa'adeddin, dans *Cronici turcești privind țările române*. Extrase, p. 55, 182-183, 314.

²⁵ Callimachus, p. 508-509; Urbánek, p. 96-97, 134, nr. 102; Dan, *Armata și arta militară*, p. 71, avec bibliographie; Thúry, p. 20-23.

²⁶ Palatio, p. 463, et Callimachus, *loc. cit.* Beheim, *loc. cit.*, nous dit que le contingent valaque était fort de 7.000 hommes. Il s'agit bien de 4.000 car dans l'année suivante, le voïvode valaque rassembla à peine 6.000 cavaliers pour combattre les Turcs sur le Danube. Pour le fils de Vlad Dracul voir M.

– quelques centaines de Bulgares enrôlés sur le trajet.

Autant en 1396 qu'en 1444 on enregistre la participation de Bourguignons, des Vénitiens, des Allemands, des Autrichiens, des Polonais, des Tchèques, des Hongrois, des Croates, des Byzantins et des Roumains de Transylvanie et de Valachie.

Les effectifs des armées chrétiennes qui participèrent aux expéditions de Nicopolis et de Varna furent moins élevés que ceux qui prirent part à la *longue campagne* ou à la deuxième bataille de Kossovopolje. Cette remarque est valable aussi pour les armées ottomanes. Durant la *longue campagne* l'armée croisée forte d'environ 30 à 35.000 hommes dut affronter une armée turque d'à peu près 70.000 combattants. A Kosovo, Hunyadi avait disposé de 25 à 30.000 soldats face à 50-60.000 Ottomans commandés par Murâd II. Dans les deux cas, les belligérants ont disposé du temps nécessaire pour effectuer leurs préparatifs militaires, les Turcs étant aussi informés d'avance sur les intentions offensives de l'ennemi d'où le délai qui leur avait permis de rassembler des forces tellement importantes.

Les travaux de Kling, Delbrück et Lot ont corrigé de manière définitive les estimations exagérées des chroniqueurs concernant les effectifs des armées qui se sont affrontées le 25 septembre 1396 sous les murs de Nicopolis²⁷. Ayant visité le célèbre champ de bataille, le Général Radu Rosetti avait conclu à son tour que les forces chrétiennes ont dû compter entre 9.000 et 16.000 soldats face à un ennemi dont le nombre variait entre 10.000 et 20.000 combattants²⁸.

Quarante-huit ans plus tard à Varna, les forces de Jean Hunyadi comptaient à peu près 20-21.000 hommes (contingent valaque et volontaires bulgares inclus)²⁹, tandis que dans le camp opposé, Murâd II réussit à rassembler une armée d'environ 40.000 soldats.

Géopolitique et stratégie chrétienne lors des opérations militaires en 1396 et 1444. L'itinéraire des deux expéditions. Dans un article riche en suggestions, Franz Babinger relevait le rôle du Danube comme *force géopolitique* pour les Ottomans tout le long de leur histoire. Les efforts que les premiers sultans consentirent pour s'assurer le flanc nord de leur empire, amorcés sous Bayazid I^{er} et continués par Murâd II, Mahomet II et Soliman le Magnifique ne faisaient, en

Cazacu, *Precizări privind cronologia domnilor munteni din deceniul 5 al secolului al XV-lea*, in *Studii. Revista de Istorie*, 23, 1970, nr. 3, p. 607-608.

²⁷ Kling, p. 14-24; Delbrück, p. 479-480; Lot, p. 222-224. "The lowest number on record for the Christians – 16.000 – is given by Schiltberger, the highest – 200.000 – by the Klindenberg chronicler. Between these two irreconcilable figures, the other estimates can be arranged. Ulmann Strömer records the total number as 30.000; Antonio Fiorentino, as 35.000; the Magdenburg chronicler, as 60.000; and the brothers Gatari, as 84. 000 ... The anonymous biographer of Boucicaut states that the Christian army consisted of 100.000 horses; Froissart, Ser Guerriero da Gubbio, Königshofen and Conrad Justinger, of 100.000 men", Atiia, p. 67.

²⁸ Rosetti, *Considérations sur quelques effectifs d'armées*, p. 456.

²⁹ Si nous nous rapportons à Palatio, p. 461., et à Dlugosz, col., 800 les effectifs de l'armée chrétienne rassemblés à Orșova s'élevaient à environ 15-16.000 combattants, chiffre accepté par la plupart des historiens, mais dérisoire en comparaison avec les effectifs réunis pendant l'expédition de 1443. En raison des efforts prolongés durant la *longue campagne*, une partie de la noblesse hongroise et polonaise ne participa plus à l'expédition de 1444.

fait, que reproduire la politique romaine et byzantine, confrontée, bien avant la venue des Ottomans, aux mêmes impératifs géopolitiques et stratégiques³⁰.

De Belgrade conquis en 1521 jusqu'au littoral de la mer Noire, les frontières septentrionales de l'empire étaient protégées par le Danube sur un axe horizontal allant de l'ouest à l'est. A la même période, lorsque les armées ottomanes commencèrent à s'emparer des plaines hongroises tout en menaçant les approches de Vienne, elles suivirent en amont le grand fleuve sur un axe qui partant de Belgrade montait vers le nord jusqu'à Buda pour obliquer ensuite vers le nord-ouest jusqu'à la capitale des Habsbourg. Le flanc droit de leur offensive était couvert par l'axe horizontal, dont un réseau des forteresses et des châteaux bâties jadis par les Romains puis par les Byzantins assuraient constamment la défense. Les Ottomans construisirent d'autres, tout en améliorant les anciens mais ils s'emparèrent aussi, dès la première moitié du XV^e siècle d'une partie du système défensif valaque situé sur la rive gauche du Danube.

Les forces chrétiennes qui devaient prendre l'offensive en direction de Constantinople, via Andrinople, ne disposaient que d'un choix restreint de stratégies à suivre, car au sud de la plaine danubienne se dressait la chaîne montagneuse des Balkans, deuxième obstacle naturel qui gênait considérablement toute progression vers la capitale byzantine. L'alternative la plus envisageable était une offensive qui ayant comme point de départ la Serbie était dirigée directement vers le sud-est à travers les montagnes sur l'ancienne voie romaine qui reliait autrefois Belgrade à Andrinople par Niš et Plovdiv (Philippopolis). Pour cela il fallait cependant franchir le col d'Ihtiman où ceux de Zlatica et de Trajan, opération qui par temps d'hiver était pratiquement impossible si l'ennemi en contrôlait les accès. L'offensive devait être menée avec rapidité pour empêcher les Turcs à concentrer leurs troupes en temps voulu, tout en évitant les harcèlements et les attaques des garnisons du Danube, car lors d'une avance vers le sud la gauche chrétienne restait découverte ce qu'aurait permis aux détachements ottomans de déboucher sur les arrières de l'armée en offensive.

Ce fut l'itinéraire suivi par les forces croisées pendant *la longue campagne* pour plusieurs raisons d'ordre stratégiques et politiques³¹. Ayant débuté tardivement au mois de septembre 1443, elle échoua face à la résistance acharnée de l'adversaire, mais aussi à cause des rigueurs climatiques. Après avoir occupé la ville de Sofia en Bulgarie, les troupes chrétiennes furent définitivement stoppées par l'ennemi devant le col de Zlatica au cœur des Balkans. A l'automne de 1448, Hunyadi prit à nouveau l'offensive à travers la Serbie jusqu'au Champ des Merles dans la région de Kossovo, mais cette fois-ci il visait la jonction avec les forces albanaises de Georges Castriota Skanderbeg pour continuer ensemble l'offensive vers la capitale byzantine.

³⁰ Babinger, *Die Donau als Schicksalsstrom des Osmanenreiches*, in *Südost-Europa Jahrbuch*, V, 1961, p. 15-25.

³¹ Le despote de Serbie Georges Branković (1427-1456), dont la contribution financière fut considérable, désirait libérer son pays des conquérants turcs, condition primordiale pour la poursuite des opérations militaires à travers les Balkans.

Il existait cependant une deuxième alternative stratégique pour arriver aux approches de Constantinople. Suivre en aval le cours du Danube jusqu'au littoral de la mer Noire, puis descendre vers le sud en longeant la côte afin de sortir dans la plaine d'Andrinople. Si un pareil itinéraire favorisait la coopération avec les forces navales, il nécessitait en échange le siège et la prise de toutes les forteresses et des villes défendues par les garnisons ottomanes de la région³².

Selon le traité conclu avec l'empereur Manuel Paléologue pendant l'hiver 1395-1396, Sigismond devait entrer en campagne dans la région du Danube en mai 1396 pour arriver avec ses troupes à Constantinople au cours du mois suivant³³, distance impossible à franchir pour une armée dans un délai de quatre semaines même si elle ne devait rencontrer qu'une résistance faible de la part de l'adversaire. En 1396, les opérations des forces terrestres furent soutenues par la flotte vénitienne, génoise et byzantine qui remonta le fleuve jusqu'à Nicopolis pour assurer une partie de la logistique de l'expédition. On avait projeté aussi de bloquer les Détroits afin de séparer la rive anatolienne de la Roumélie³⁴, une ressemblance frappante avec le plan de la croisade de 1444 conçu par Jean VIII qui fut exposé au Concile de Florence en 1439 par le Crétois Yannakis Torcello, ambassadeur de l'empereur byzantin. On se rappelle que l'ensemble des pays chrétiens devait réunir une armée de terre forte de 80.000 hommes qui allait se diriger vers Andrinople et Constantinople à travers les Balkans et une flotte de guerre capable de bloquer en même temps les Détroits afin d'empêcher le passage des forces opérationnelles turques d'Anatolie en Europe³⁵.

Nous ne pouvons pas établir avec exactitude la date de l'arrivée du contingent occidental à Buda, lieu de rassemblement de l'armée *croisée* en 1396. Les chevaliers firent leur entrée dans la capitale du royaume hongrois fin juin – début juillet de l'année³⁶. Lors du premier conseil de guerre, Sigismond "prince non moins illustre par sa piété que renommé par sa vaillance"³⁷ proposa à ses alliés une stratégie défensive, car il attendait depuis fin mars l'attaque des forces ottomanes sous les ordres du sultan Bayazid³⁸. Ses arguments qui conseillaient la prudence et la modération prenaient en compte la fatigue du contingent *croisé* suite à une longue marche à travers l'Europe mais aussi la saison déjà avancée pour entamer des opérations offensives d'envergure contre l'ennemi. A en croire Froissart, son plan fut repoussé par l'ensemble des chefs occidentaux. Enguerrand

³² De Nicopolis ou de Şiştov les forces chrétiennes avaient la possibilité de descendre vers les Balkans pour les franchir par le col de Chipka mais elles s'éloignaient ainsi de la ligne du Danube, tandis que les Ottomans pourraient bloquer facilement le col en empêchant le passage.

³³ Ş. Papacostea, *op. cit.*, p. 9.

³⁴ Beckman, *loc. cit.*

³⁵ Bertrandon de la Broquière, *Voyage d'Outremer*, éd. Ch. Shefer, Paris, 1892, p. 265-266; Fr. Pall, *Le condizioni e gli echi internazionali della lotta antiottomana*, p. 435.

³⁶ Atiya, p. 54-55.

³⁷ *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, p. 485.

³⁸ Le sultan lui avait d'ailleurs écrit en l'annonçant de l'attaque qu'il projetait contre la Hongrie à cette période de l'année. Le texte de la lettre dans L. Thallóczy, *Mantovai követjárás Budán. 1395*, in *Értekezések a történelmi tudományok köréből*, 1905, p. 107-108.

VII de Coucy leur porte-parole avait répondu au roi que les chevaliers n'avaient pas parcouru un si long chemin sans rien faire et que leur désir était d'aller "pour conquérir toute la Turqui et pour aller en l'empire de Perse ..., le royaume de Surie et la Sainte Terre"³⁹. Un objectif extrêmement ambitieux qui démontre clairement le manque de réalisme de certains participants à l'expédition. Coucy réussit cependant à convaincre Sigismond de se joindre à eux pour "voyager et faire d'armes"⁴⁰.

Une grave décision fut prise et il était évident que le monarque de Hongrie devait céder devant les exigences de ses précieux alliés. Malgré son rang le plus élevé, il ne pouvait plus user de sa propre volonté pour prendre les décisions les plus importantes. Dès le début de l'expédition son autorité fut contestée d'où les graves problèmes de commandement qui arrivèrent par la suite⁴¹. Ainsi dans la dernière semaine de juillet ou au début du mois d'août 1396, l'armée chrétienne partit en guerre contre les Ottomans. On ne disposait d'aucun plan de campagne et la saison touchait à sa fin, mais les troupes savaient au moins que leur route devait passer par Constantinople.

Le plan de l'offensive de 1444 était basé en échange sur la supposition que les forces ottomanes de Roumélie ne pourraient résister à l'armée du roi Vladislav Jagellon si les galères papales, bourguignonnes et vénitiennes occupaient les Détroits afin de bloquer Murâd en Anatolie⁴². Le départ "accéléré" vers le Bosphore d'une partie de la flotte joua, semble-t-il un rôle important dans la décision finale du monarque hongrois⁴³. Il avait su jusqu'au dernier moment qu'il ne pouvait plus reculer et qu'il devait en effet reprendre les opérations militaires contre les Ottomans car cette fois-ci les forces navales ne manquèrent pas au rendez-vous mais par contre elles précédèrent l'offensive terrestre des chrétiens. Le 17 juin 1444, le gros de la flotte se préparait à lever l'ancre, ce qu'elle fit cinq jours plus tard⁴⁴.

Selon son manifeste du 4 août, le roi Vladislav aurait dû commencer la campagne sans retard afin de pouvoir franchir le Danube, le 1^{er} septembre. "Mais aux six mois perdus en négociations de paix avec l'ennemi vient s'ajouter

³⁹ Froissart, XV, p. 242.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 242-244.

⁴¹ Lors du Conseil de Guerre à Buda le commandement chrétien avait déjà discuté sur la tactique de combat à appliquer face aux Turcs sur le champ de bataille. Sigismond qui aurait voulu garder en réserve le contingent de la chevalerie occidentale avait reçu une réponse cinglante de la part des nobles français: "Que le roi dans sa sollicitude veuille établir parmi nous un bon ordre de bataille, nous ne pouvons que l'approuver; mais qu'il nous ait fait venir de si loin pour nous mettre à la suite de ses gens de pied, c'est ce que nous considérons comme un outrage. Les Français ne sont dans l'usage de suivre personne; ils donnent toujours l'exemple. Prendre position à l'arrière-garde, ce serait nous déshonorer et nous exposer au mépris de tous les peuples, qui nous accuseraient peut-être de crainte et de lâcheté", *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, p. 490-491.

⁴² M. Paulová, *L'empire byzantin et les Tchèques avant la chute de Constantinople*, in *Byzantinoslavica*, XIV, 1953, p. 190.

⁴³ Les Vénitiens avaient annoncé en avril - mai que la flotte finissait ses préparatifs et était déjà prête à lever l'ancre, M. Chasim, p. 295.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 296-297; H. Inalcik, *loc. cit.*; J. Colin, p. 360, donne la date de 15 juin.

maintenant un nouveau retard de trois semaines en raison de la lenteur des préparatifs, retard qui devait avoir des conséquences fort graves sinon fatales pour le sort de la croisade.”⁴⁵ A cause du temps perdu avec les préparatifs, le commandement allié abandonna à Orșova une partie des bagages et l’artillerie de siège⁴⁶ car il fallait arriver le plus vite possible au bord de la mer Noire pour faire la jonction avec la flotte qui gardait les Détroits. Dès le début des opérations militaires, les *croisés* avaient donc décidé d’éviter les forteresses turques puissamment défendues et qui auraient opposé une farouche résistance à leur avance.

Itinéraire de l’expédition de 1396. Le 20 juillet – départ de Timișoara (Temesvár); le 13 août – le Danube fut franchi à Orșova puis par Cladova les troupes arrivent à Vidin (rencontre avec Sracimir le tsar de Vidin); début septembre – siège et prise de Rahova; le 10-11 septembre, les troupes campent devant la forteresse de Nicopolis; le 10-24 septembre – siège de Nicopolis; le 25 septembre – bataille de Nicopolis.

Itinéraire de l’expédition de 1444. Après le 28 août – le gros des forces se dirige par Timișoara vers Orșova, lieu prévu pour la traversée du Danube (ici arrive Hunyadi); le 9 septembre – l’armée chrétienne bivouaque aux environs de la ville et attend sur place jusqu’à 20, date à laquelle elle commence à franchir le grand fleuve; le 26-28 septembre – les *croisés* s’emparent de Vidin mais n’attaquent pas la garnison ennemie retranchée dans le château; Le 15-16 octobre – après avoir occupé Rahova, les troupes arrivent en vue de Nicopolis où elles sont attendues par le prince de Valachie Vlad Dracul; le 24 octobre – le roi Vladislav envoie un ultimatum aux garnisons turques de Șumla, Matrovac, Petrec, Varna, Cavarna et Galata, les sommant à se rendre; le 25-26 octobre – après la prise de Jeni-Bazar les forces chrétiennes s’emparent de Șumla, après un siège de trois jours; entre le 4 et 7 novembre, l’armée occupe la ville de Provadia; le 9 novembre – arrivée à Varna, au bord de la mer Noire; le 10 novembre – bataille de Varna.

De Timișoara jusqu’à Nicopolis, les deux expéditions suivent le même itinéraire (voir la carte stratégique des opérations). Si pour l’armée de 1396, l’aventure s’arrête sous les murs de la ville le 25 septembre, date à laquelle elle subit une cruelle défaite face aux troupes ottomanes commandées par le sultan Bayazid, l’armée de 1444 continue sa route jusqu’à Varna sans réussir à remporter le combat face aux forces turques du sultan Murâd II.

Les Serbes et les expéditions de Nicopolis et de Varna: Vassaux de l’Empire ottoman après la défaite de Kossovopolje (1389), les Serbes furent obligés de participer aux campagnes du sultan Bayazid chaque fois que celui-ci avait besoin de leur concours militaire. La cavalerie du despote Stéphane Lazarević (1389 - 1427) chargea sans succès à Rovine (le 17 mai 1395), bataille remportée par l’armée valaque sous les ordres du prince Mircea l’Ancien. Le 25 septembre

⁴⁵ Fr. Pall, *Un moment décisif de l’histoire du sud-est européen*, p. 114.

⁴⁶ T. Nicolau, p. 55.

1396 elle fut présente aussi à Nicopolis pour jouer un rôle décisif à la fin des combats et porter le coup de grâce aux troupes chrétiennes en déroute⁴⁷.

On se souvient de la participation du despote Georges Branković à la *longue campagne* en 1443-1444, suite à laquelle il avait réussi à libérer le territoire de son royaume des conquérants turcs. Entre huit et dix mille cavaliers serbes prirent part à cette expédition au sein de l'armée chrétienne commandée par Jean Hunyadi. Pendant les deux premières semaines d'août 1444, Branković avait mis tout en œuvre pour dissuader Vladislav Jagellon de violer le traité d'Andrinople signé au début juin, dont certaines clauses étaient si favorable à la Serbie: la reconstitution du royaume sous suzeraineté ottomane; la retraite des garnisons ottomanes des villes et forteresses du pays, dont Semendria, Golubac, Kruševac dans un délai de huit jours. "Le vieux despote qui incarnait dans une personnalité remarquable le destin tourmenté de sa nation"⁴⁸, n'ayant pas réussi à convaincre le roi, conclut le 15 août une paix séparée avec le sultan Murâd II, son gendre. Les dernières garnisons turques quittèrent là-dessus ses possessions⁴⁹, tandis que l'armée chrétienne qui se préparait à partir en expédition fut privée du contingent serbe qui avait participé à la *longue campagne*⁵⁰. En route vers Varna le commandement *croisé* reçut une autre mauvaise nouvelle concernant le contingent albanais envoyé par Scanderbeg pour prendre part aux opérations militaires contre les Ottomans. Ayant signé cette paix séparée, Branković interdit aux troupes de Georges Castriot le passage à travers la Serbie⁵¹.

Fuite des informations et trahison génoise. Ce furent, selon Froissart, les communications du Duc de Milan Jean Galéas Visconti, mécontent d'avoir vu traverser par les Français ses projets contre Gênes, qui instruisirent Bajazet des mouvements de l'ennemi⁵². Cependant le chroniqueur turc Sa'adeddin attribue ce résultat à une lettre de l'empereur Manuel adressée au roi de Hongrie qui fut interceptée par les cavaliers ottomans⁵³. "Sans prêter entièrement foi à cette accusation contre Galéas, il est néanmoins certain que le duc de Milan entretenait avec les Turcs des rapports amicaux, et il n'est pas impossible qu'il les ait informés de l'expédition des Chrétiens."⁵⁴

Quant à Murâd II, il ne crut pas à la possibilité d'une attaque chrétienne, mais l'arrivée de plusieurs messagers d'Europe avec des nouvelles inquiétantes

⁴⁷ Les Serbes participèrent en tant que vassaux des Turcs même à la bataille de Tchibukova à côté d'Ankara (le 28 juillet 1402) livrée par Bayazid contre les Mongols de Timur Lenk, Enverî, p. 40; Ducas, p. 96-98; Gibbon, p. 220-221: "The Serbians were so completely under Ottoman control after the battle of Kossova, that they made not attempt to throw off the yoke of Bayezid. In Asia Minor as in the Balkan peninsula, against the Karamanians and Tartars as against the crusaders at Nicopolis as at Angora, the Serbian auxiliaries were faithful supporters of Bayezid."

⁴⁸ Pall, p. 114-115.

⁴⁹ Djurić, p. 344; St. J. Shaw, p. 51; Halecki, *La croisade de Varna*, p. 493.

⁵⁰ M. Chasim, p. 303.

⁵¹ V. Fraknoi, *A Hunyadiak és a Jagellók kora*, p. 54; T. Nicolau, p. 57; Fr. Pall, *Les relations entre la Hongrie et Scanderbeg*, in *RHSEE*, X, 1933, nr. 4-6, p. 121-126.

⁵² Froissart, XV, p. 252-254.

⁵³ Sa'adeddin dans *Cronici turcești*, p. 302. Voir aussi les propos d'Atiya, p. 62-63 et d'Erendil, p. 50.

⁵⁴ Delaville le Roulx, p. 258.

l'avait convaincu du danger qui menaçait son empire⁵⁵. Il rassembla en hâte une partie de son armée anatolienne estimée à 20-25.000 hommes et se dirigea ensuite vers les Détroits avec la ferme intention de rompre le blocus instauré par la flotte ennemie et de faire passer ses forces sur la rive européenne. Le sultan profita d'une forte tempête qui se déclencha dans la Marmara, dans la soirée de 26 octobre et qui dispersa les navires ennemis. Avec l'aide des Génois, rivaux des Vénitiens, qui lui fournirent les embarcations nécessaires, il franchit le Bosphore durant deux jours et deux nuits, le 27-28 octobre 1444. Les galères chrétiennes qui eurent du mal à manoeuvrer leur rassemblement furent empêchées d'intervenir par l'artillerie d'Anadolu Hisar qui ouvrit un feu violent⁵⁶.

Nicopolis forteresse maudite du Danube. Nicopolis était protégée par des tours, de fortes murailles⁵⁷ et par une garnison ottomane commandée par Dogan bey, un officier vieux et expérimenté qui avait participé à de nombreuses campagnes en Europe et Asie. "A revenir a ma matiere, quant le roy de Honguerie et son ost fu arrivez devant la ville de Nicopoly, il se logia par grant ordonnance, et tantost fist commencer .II. belles mines par dessoubz terre, les quelles furent faites et menees jusques a la muraille de la ville, et furent si larges que .III. hommes d'armes pouoient combattre tout d'un front. Si demoura a celui siege bien .XV. jours."⁵⁸

Tous les assauts de vive force échouèrent devant la résistance acharnée des défenseurs. Le commandement *croisé* dut se résigner à changer le siège en blocus, et à attendre de la faim le résultat que les attaques violentes n'avaient pu donner. Et c'est ainsi que les chrétiens s'abandonnèrent dans leur camp à une vie licencieuse: "Nos chevaliers qui l'emportaient sur tous les autres par leur puissance et leur noblesse, faisaient bonne chère et s'invitaient tour à tour à des splendides festins dans leurs tentes ornées de peintures. ... Ils se plongeaient avec ardeur dans des plaisirs coupables, au mépris de la discipline militaire et au risque de compromettre le succès de l'expédition."⁵⁹

C'est dans cette atmosphère de fête perpétuelle que Bayazid "prince sage et avisé, qui craignait Dieu, selon les croyances superstitieuses des Turcs"⁶⁰ marcha sur Nicopolis à la tête d'une puissante armée pour livrer bataille aux forces ennemies. La forteresse fut sauvée.

⁵⁵ Orujd bin Adil, p. 55-56.

⁵⁶ *Anchiennes Cronicques d'Engleterre*, p. 89-92; Ducas, p. 276. A consulter aussi C. Diaconescu, p. 27-29; F. Babinger, *Von Amurath zu Amurath. Vor-und Nachspiel der Schlacht bei Varna (1444)*, p. 250-252; M. Chasim, *op. cit.*, p. 306-308; I. Minea, p. 243-245; J. Paviot, *op. cit.*, p. 129-137.

⁵⁷ *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, p. 495.

⁵⁸ *Le Livre des Faits*..., p. 102.

⁵⁹ *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, p. 497, 499. Voir aussi les propos de Delaville le Roulx, p. 256: "Festins, jeux, débauches, fêtes de toutes natures se succédèrent sans interruption, au détriment de la discipline que les exemples venus de haut ruinèrent jusque dans les derniers rangs de l'armée. Aucune des précautions nécessaires pour garder le camp n'était prise; les espions ne s'acquittaient pas de leur mission, le service d'éclaireurs était nul; les habitants, excédés de la présence des gens de guerre, ne se souciaient pas de les informer des mouvements de l'ennemi, et l'armée vivait dans une insouciance sécuritaire."

⁶⁰ *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, p. 499.

Le 15-16 octobre 1444, après avoir occupé Rahova, l'armée chrétienne arriva en vue de Nicopolis⁶¹. Ce fut ici que le commandement *croisé* rencontra le prince de Valachie Vlad Dracul⁶². La veille, en route vers le lieu du rendez-vous, celui-ci avait été conduit chez une vieille diseuse de bonne aventure bulgare qui lui avait prédit que le roi n'aurait pas de chance durant cette expédition⁶³. D'ailleurs, en regardant l'état de l'armée qui se dirigeait vers Andrinople il aurait dit à Vladislav que le sultan partait à la chasse avec plus de rabatteurs que le roi ne possédait de soldats pour la bataille et il lui aurait conseillé de rebrousser chemin, car il ne pourrait battre les Turcs avec des effectifs si réduits. Une discussion orageuse eut lieu entre le voïvode valaque, Jean Hunyadi, et Cesarini⁶⁴ dont Bielski nous a laissé un récit plus complet. Cesarini aurait répondu à Vlad Dracul en l'interrompant: "Jusqu'à ce que nous arrivions à l'Hellespont nous trouverons assez d'hommes qui se joindront à nous contre les Turcs", à quoi Vlad aurait répliqué: "Dieu veuille que les choses se passent comme le dit ce prêtre"⁶⁵. Ce fut aussi à Nicopolis que le commandement *croisé* avait reçu la mauvaise nouvelle concernant le contingent albanais envoyé par Scanderbeg, bloqué aux frontières serbes par Branković.

Lors de la marche vers Razgrad, Şumla et Jeni-Bazar, l'arrière-garde de l'armée fut harcelée par la cavalerie de Firuzbeiglu Mehmed, le commandant de la garnison de Nicopolis, forteresse que l'armée chrétienne avait renoncé à assiéger⁶⁶. Un détachement de cinq cents cavaliers envoyé probablement en

⁶¹ N. Stoicescu, P. P. Panaitescu, p. 225; Kupelwieser, p. 86; Minea, p. 241; M. Chasim, p. 305.

⁶² Palatio, p. 461; Dlugosz, col. 799; Callimachus, p. 509; Beheim, p. 28, nous dit que le rendez-vous eut lieu à Vidin ce qu'accepte C. Diaconescu, p. 34. A consulter notamment Minea, *op. cit.*, p. 241, et Vilmos Fraknoi, p. 54. Pour les auteurs de l'*Histoire Générale*, p. 366, Vlad Dracul rencontra l'armée *croisée* à Silistra!

⁶³ Callimachus, p. 511: "Pridie enim, quam in regia castra peruenerat, Phecusa, mulier Bulgara senio quidem confecta, sed cognitione futurorum multis experimentis clara, ad vicum Sullonum, de exitu et fine belli ab ipso interrogata, praedixerat: Regem haud felici euentu pugnaturum, plusque momenti contra eum hostem, profligati exercitus reliquias habituras; foreque subinde ut res felicius gererentur." Voir aussi Bonfinius, p. 146.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 510; Dlugosz, col. 800.

⁶⁵ Apud, N. Stoicescu, P. P. Panaitescu, *loc. cit.* La plupart des historiens ayant étudié la campagne de 1444 souscrivent au raisonnement du prince valaque et concluent que si le roi avait écouté son conseil, la chrétienté aurait pu éviter la défaite de Varna. Il valait mieux abandonner l'expédition que de courir vers un éventuel désastre. Mais le point de vue du commandement *croisé* s'impose. Le traité de Seghedin fut rendu publiquement caduc par le roi Vladislav et il s'engagea devant l'Europe entière à poursuivre la lutte contre les Turcs. La frontière ottomane franchie, plusieurs villes situées sur le territoire de l'empire furent conquises et les hostilités furent entamées. Byzance était informée que l'armée terrestre avançait pour la délivrer du blocus islamique et une flotte *croisée* rassemblée après autant de difficultés financières et diplomatiques attendait depuis plusieurs mois aux Détroits l'arrivée des forces royales. Il fallait donc continuer la marche et profiter du fait que l'armée ottomane se trouvait toujours bloquée en Anatolie. On ne pourrait pas abandonner cette expédition du jour au lendemain parce que sur le futur champ de combat, l'armée turque aurait la supériorité numérique. Durant la *longue campagne* ils l'avaient toujours eue sans remporter la moindre bataille. Mais pour arriver aux prises avec les forces de Murād II il fallait que celles-ci franchissent le blocus instauré par la flotte *croisée*.

⁶⁶ Orujd bin Adil, p. 55-56; *Chroniques Anonymes*, p. 183; Lufti Pacha, dans *Cronici turcești*, p. 241.

reconnaissance vers Tîrnovo fut taillé en pièces par les Turcs, et laissa plus de la moitié de son effectif sur le champ de bataille⁶⁷. Selon Teodor Nicolau et Ilie Minea, il paraît que les cavaliers chrétiens furent taillés en pièces par les troupes ottomanes appartenant au *bey* de Nicopolis⁶⁸.

L'armée ottomane surprend stratégiquement les forces chrétiennes et les oblige à livrer bataille. Dans les deux cas la supériorité de la stratégie ottomane est évidente. Dès le début du siège de Nicopolis, le commandement *croisé* croyait que l'armée ottomane sous les ordres de Bayazid campait de l'autre côté des Détroits en Asie Mineure⁶⁹. En réalité, le sultan avait déjà franchi les Dardanelles et à la tête de ses troupes s'appêtait à marcher sur Constantinople⁷⁰. Ayant reçu la nouvelle de l'offensive chrétienne il changea d'itinéraire et avec toutes les forces dont il disposait sur le champ, il prit la direction du Nord pour arriver sur la frontière danubienne menacée. De Andrinople il se dirigea vers Plovdiv (Philippopolis). Les Balkans furent traversés par le col de Shipka d'où il continua la marche vers Tîrnovo, dernière localité importante avant Nicopolis. Selon Atiya ce fut à cet endroit que Bayazid effectua la jonction avec le contingent serbe de Stéphane Lazarević⁷¹, tandis que Delaville Le Roulx affirme que la rencontre eut lieu auparavant dans la vallée de l'Osma⁷². De toute manière la rapidité de l'avance ottomane surprit totalement les forces chrétiennes bien obligées à livrer bataille plutôt qu'elles avaient prévu.

Entre le 4 et 7 novembre 1444, l'armée croisée avait occupé Provadia tandis que les Valaques se distinguèrent à la prise de Petrec en découvrant le passage souterrain par lequel la garnison ottomane essayait à échapper⁷³. Ce fut vraisemblablement vers ce moment que Cesarini avait reçu de la part de François Condulmer la nouvelle concernant le passage de l'armée turque en Europe⁷⁴.

Après la traversée, les forces ottomanes se dirigèrent directement vers Andrinople où elles arrivèrent début novembre. Selon la chronique de Lufti Pacha, Firuzbeiglu Mehmed envoya à Murâd II quelques cavaliers chrétiens en armures capturés lors du raid sur Tîrnovo. Pour le sultan ce fut un signe de bon augure; il

⁶⁷ Callimachus, p. 512; Beheim, p. 32-33; G. Koehler, p. 58; M. Chasim, *loc. cit.*

⁶⁸ T. Nicolau, p. 57; I. Minea, p. 241-242.

⁶⁹ Delaville le Roulx, *loc. cit.* En tout cas il ne se trouvait pas en Egypte comme l'avait affirmé Froissart, XV, p. 251-252. Même s'il était surnommé l'Eclair, Bayazid ne pouvait pas arriver si vite d'Egypte dans les plaines de Nicopolis. Delaville le Roulx p. 255 nous dresse une critique pertinente de la chronique de Froissart: "Il est difficile d'imaginer un récit plus complètement différent de celui des autres sources. Aucun des noms de ville n'approche de ceux que nous connaissons; les faits de guerre eux-mêmes n'ont aucune analogie avec ceux qui nous sont racontés ailleurs. En outre, le récit de Froissart contient des passages certainement romanesques et sans fondement historique."

⁷⁰ Atiya, p. 63, avec une excellente analyse des sources. Selon les chroniqueurs ottomans, Enverî, *loc. cit.*; Neşri, p. 113, Bayazid ne se trouvait pas en Anatolie mais en train d'assiéger la capitale byzantine.

⁷¹ *Ibidem*, p. 65.

⁷² Delaville le Roulx, p. 259.

⁷³ Callimachus, *loc. cit.*; Beheim, p. 35; Palatio, p. 463. Voir aussi les propos de Minea, p. 242; M. Chasim, p. 306; Stoicescu-Panaiteanu, p. 227-228.

⁷⁴ Selon Palatio, *loc. cit.*, et Dlugosz, col. 802; M. Chasim, *loc. cit.*

proclama le *djihad* et renforça ses effectifs avec les troupes ruméliotes et la population mâle mahométane des environs de la capitale en état de porter les armes⁷⁵. Le plus dur restait à faire: anéantir l'armée ennemie qui menaçait l'existence de l'empire. Avec toute la puissance militaire dont il disposait à ce moment-là, environ 40.000 soldats, Murâd II marcha par le défilé de Nadir Derbent et passa par les villes de Şumla et de Provadia à la rencontre des forces croisées⁷⁶. Ce fut le fait du hasard ou plutôt les renseignements fournis par ses guetteurs qui dirigèrent l'avant-garde commandée par le *beylerbey* d'Anatolie⁷⁷ sur les traces de l'ennemi. En effet, plusieurs jours avant la bataille, en interceptant les communications de l'adversaire, les Ottomans avancèrent vers Varna par le même trajet que celui emprunté par les chrétiens⁷⁸. Dans la nuit du 9 novembre, l'armée turque campait à proximité du futur champ de bataille.

Un vent léger de panique et d'inquiétude traverse les rangs de l'armée chrétienne à la nouvelle de l'approche des forces ottomanes. L'avance des forces turques fut précédée par plusieurs écrans d'*akîndjis* en avant-garde qui envoyèrent des reconnaissances au nord de Tîrnovo. Comme d'habitude ils commencèrent à harceler et à attaquer les cavaliers chrétiens qui s'aventuraient vers le Sud. "Cependant les soldats, qui étaient obligés de courir les alentours pour fourrager, s'étaient déjà plusieurs fois aperçus de la présence de l'ennemi ; surpris par des détachements qu'on avait placés en embuscade, ils avaient été taillés en pièces ou mis en fuite. Comme à leur retour dans le camp, ils avaient raconté ce qui leur était arrivé, le maréchal les avait fait battre ou mutiler, les traitant de larrons et de traîtres, qui voulaient, disait-il, effrayer l'armée par leurs récits mensongers."⁷⁹

Le commandement chrétien ne pouvait pas cependant ignorer leurs récits. Le 23 septembre le roi Sigismond décida à envoyer le comte Jean de Maroth avec un puissant détachement de cavalerie pour effectuer une reconnaissance vers Tîrnovo. Celui-ci revint le lendemain en rapportant que l'armée ottomane au complet se trouve bel et bien à une journée de marche des positions chrétiennes⁸⁰. "Ce fut le dernier dimanche du mois de septembre qu'on acquit dans le camp la certitude de l'arrivée des Turcs. Nos soldats effrayés levèrent le siège.... Si l'on en croit des personnes dignes de foi, ils en furent tellement irrités. Oubliant les devoirs de la foi jurée, ils égorgèrent sans pitié les prisonniers qui s'étaient livrés à leur merci."⁸¹ Il s'agissait d'un millier des Turcs capturés à Rahova, geste qui provoqua la colère du sultan⁸². Ce jour de dimanche Bayazid fit avancer son armée sur la

⁷⁵ Lufti Pacha, p. 241.

⁷⁶ Selon Dlugosz, col. 803, le 5 novembre l'armée ottomane se trouvait à Şumla.

⁷⁷ Idris Bidlisî, *Hest Bihist* dans *Cronici turceşti*, p. 174.

⁷⁸ Chalcocondylas, p. 196, affirme que les Turcs marchaient depuis quatre jours sur les arrières des forces croisées. Cf., aussi Diaconescu, p. 34; F. Babinger, p. 254.

⁷⁹ *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, p. 501.

⁸⁰ E. Hurmuzachi, I/2, p. 431; Kupelwieser, p. 19; Panaitescu, p. 267.

⁸¹ *Chronique du Religieux de Saint-Denys*, p. 501.

⁸² "Un pareil acte d'inhumanité, surtout de la part d'hommes ayant pris la croix pour délivrer l'Eglise opprimée par les infidèles, ne s'explique que par un instant d'affolement, quand l'ennemi fut signalé", Delaville le Roulx, p. 259.

route de Nicopolis et établit son campement derrière les collines qui surplombent la ville.

Presque le même scénario dut se passer dans l'après-midi du 9 novembre 1444, lorsque des rumeurs commencèrent à circuler dans les rangs de l'armée chrétienne au sujet des forces ennemies qui avançaient à leur rencontre. La nouvelle provoqua une certaine angoisse parmi les soldats fatigués après de longues semaines de marche à travers les Balkans. La nuit s'installa assez vite dans cette période de l'année et bientôt le camp *croisé* se trouva envahi par les ténèbres et par le froid glacial qui venait du côté de la mer. Vers le nord-ouest l'horizon s'enflamma. Des milliers de feux attestaient la présence d'un ennemi qui à un moment où on le croyait encore loin, vers Andrinople où sur le rivage asiatique de la Marmara. Les chrétiens regardèrent éblouis le spectacle des flammes qui annonçait pour le lendemain une bataille décisive⁸³.

Tout le monde se rendit alors compte de la gravité du danger. Après avoir franchi le Bosphore, Murâd II avec toute sa puissance militaire se trouvait à peine à quelques kilomètres du camp chrétien. On n'avait pas de nouvelles de la flotte et le lendemain matin il fallait livrer un combat qui s'annonçait décisif. Probablement, ce n'était pas la supériorité numérique de l'adversaire qui inquiétait le plus le commandement allié. A la bataille de Sibiu (le 22 mars 1442), ou à la bataille de Ialomița (le 2 septembre 1442), durant *la longue campagne*, les Turcs ont été chaque fois plus nombreux que les croisés et chaque fois ont été vaincus. Mais cette fois-ci l'armée du roi Vladislav se laissa surprendre stratégiquement par son adversaire qui arriva soudainement à un moment et dans une position où elle n'était pas préparée à livrer bataille. Cette lutte était imposée par le sultan et non par les chrétiens. Mais le fait le plus important était que les Ottomans tenaient les hauteurs et occupaient maintenant les meilleures positions de combat.

Reconnaissance roumaine avant la bataille. On peut considérer que l'incursion menée par le comte de Maroth dans la journée du 23 septembre en direction de Tîrnovo fut une reconnaissance stratégique qui permit au commandement chrétien de se rendre compte de la présence des forces ennemies dans la région.

Cependant, les sources mentionnent une deuxième reconnaissance qui se déroula probablement dans l'après-midi, ou plutôt dans la soirée du 24 septembre. Johann Schiltberger, qui participa à la campagne de 1396, écrivit dans ses mémoires que le prince de Valachie nommé Mircea demanda à Sigismond la permission d'aller reconnaître les positions de l'armée turque. A la tête d'environ 1.000 cavaliers du contingent qu'il avait sous ses ordres, le voïvode réussit à s'approcher en silence du camp ottoman⁸⁴. Grâce à cette reconnaissance tactique on

⁸³ Dlugosz, *loc. cit.*; Minea, p. 246. Selon B. Cvetkova, p. 26, c'est ainsi que les armées asiatiques avaient parfois l'habitude d'effrayer leurs ennemis avant une bataille.

⁸⁴ Schiltberger, p. 3; Rosetti, p. 636; Panaitescu, p. 267; Atiya, p. 65, met en doute l'existence de cette deuxième reconnaissance en affirmant que la seule incursion vers les lignes turques fut celle menée par le comte de Maroth!

découvrit que les troupes commandées par Bayazid étaient supérieures numériquement aux effectifs de l'armée chrétienne.

A la tête de sa garde et d'un détachement de cavalerie valaque, Hunyadi chevaucha aussi dans la soirée de 9 novembre 1444 dans la direction des positions turques. Il s'approcha tellement qu'il entendit les battements du tambour qui rassemblait les escadrons orientaux. Le voïvode décida de laisser sur place les cavaliers roumains pour espionner les éventuels mouvements de l'adversaire car une attaque de nuit était à craindre⁸⁵. Une fois rentré au camp il avertit ses compagnons de la position défavorable dans laquelle les forces *croisées* devaient affronter l'ennemi.

Position de l'armée chrétienne avant la bataille. A Nicopolis Bayezid réussit à s'emparer des hauteurs qui descendent lentement vers le Danube en obligeant les chrétiens à combattre avec les arrières bloqués par le grand fleuve et par la forteresse sous le contrôle de la garnison commandée par Dogan bey. L'armée alliée ne disposait d'aucune voie de retraite vers le nord à part les navires de la flotte ancrés devant la ville assiégée.

En 1444, Jean Hunyadi affronta les troupes de Murâd II dans une position tactique tout à fait semblable. La gauche du camp *croisé* était bloquée par le lac de Devna et par des marécages qui se prolongeaient jusqu'aux murs de Varna. L'armée chrétienne devait combattre le dos à la ville et à la mer, donc toute possibilité de retraite dans cette direction lui était interdite. En face et sur la droite se trouvaient plusieurs collines connues sous le nom de Planova qui descendaient lentement vers la plage et dont les crêtes étaient contrôlées par les Ottomans. Vers le centre, flanquée par les hauteurs, l'ancienne route qui venait de Provadia en passant par le village de Kadikioi se prolongeait jusqu'à Varna. La seule ligne de retraite se trouvait semble-t-il sur la droite et passait par les collines qui bordaient la mer vers le nord. Il s'agissait d'une région désertique qui menait dans la direction de Cavarna et de Dobroudja⁸⁶ (voir les cartes tactiques de la bataille).

Le dispositif de combat de l'armée ottomane. Les Turcs redoutaient fortement les charges de la chevalerie chrétienne. Les *spahis* étaient protégés par des côtes de mailles du type à *graine d'orge* renforcées avec des cuirasses en cuir ou métalliques. Ils étaient munis aussi des boucliers et des casques, la cervelière, simple calotte de fer couverte d'un capuchon de mailles, ou le capeline qui combinait une calotte ronde avec un couvre nuque de mailles, cette dernière étant le casque caractéristique des cavaleries de l'Europe de l'Est et d'Asie. Il s'agissait d'une cavalerie lourde dans le vrai sens du terme, mais dont l'équipement était plus léger et plus vulnérable face à la chevalerie *croisée* bardée de fer qui attaquait toujours en rangs serrés avec une telle puissance que rien ne pouvait résister à sa force de frappe.

⁸⁵ Beheim, p. 237; *Anchiennes Croniques d'Engleterre*, p. 93; Minea, *loc. cit.*; Panaitescu – Stoicescu, p. 228.

⁸⁶ B. Cvetkova, p. 26-27; G. Koehler, p. 49-51; Lot, p. 228; Inalcik, *loc. cit.*: "The Ottoman army forced the crusaders to a pitched battle before Varna on November 10. All passages for possible retreat of the Christian army were intercepted."

Les Ottomans ne disposaient pas leur infanterie en *schiltron* comme les Ecossais, leur troupes n'étaient pas équipées du *goedendag* flamand ni du *longbow* anglais. Ils ne combattaient pas à l'abri des forêts et des montagnes comme les Suisses et les Roumains et n'étaient pas protégés par le *tábor* comme les Hussites à partir du 1420. Leur système défensif face aux évolutions de la cavalerie lourde était plus complexe en combinant plusieurs tactiques: les archers à cheval (les *akindjis*), les archers à pied (les *azaps*), les fantassins d'élite munis de la longue pique acérée, de la massue de combat et du cimeterre (les *janissaires*) et le champ de pieux.

A Nicopolis, Bayezid avait formé son dispositif de bataille sur un plateau dont les pentes descendaient lentement vers la plaine du Danube et la ville de Nicopolis. Il avait choisi les hauteurs pour dominer les troupes adverses et masquer les siennes en les échelonnant en profondeur⁸⁷. Toute la longueur du front de combat fut couverte par un champ dense de pieux dont les pointes étaient plantées dans la direction de l'ennemi⁸⁸. Derrière cet obstacle infranchissable pour la cavalerie, il plaça plusieurs lignes d'archers à pied soutenues à l'arrière par le corps de *janissaires*, infanterie d'élite dévouée corps et âme au sultan qui n'avait jamais le droit de reculer sur le champ de bataille⁸⁹. Elle formait un mur de piques protégé par des grands boucliers enfoncés dans la terre. Le dernier échelon de combat était formé par les *spahis* d'Anatolie et de Roumélie sous le commandement personnel du sultan. Nous ne connaissons pas la position exacte de la réserve constituée par la cavalerie serbe de Lazarević: elle aurait dû être placée légèrement en arrière sur le flanc gauche du dispositif ottoman.

Il nous reste à mentionner les *akindjis* qui jouèrent, paraît-il, un rôle important pendant la bataille. Leurs détachements formaient un rideau compact devant le front de l'armée qui masquait complètement le champ de pieux aux regards des forces chrétiennes. Les *akindjis* devaient servir aussi d'appât afin d'attirer sur le plateau les lourdes escadrons de la cavalerie *croisée*.

Le matin de 10 novembre 1444, après le déploiement des forces ennemies, Murâd II ordonna à ses troupes de rejoindre leurs positions de combat. Durant trois heures l'armée turque déploya ses escadrons sur les hauteurs qui dominaient la ville de Varna. Tous les mouvements furent exécutés dans un ordre parfait sous les regards attentifs de l'adversaire⁹⁰. Le sultan choisit son poste de commandement au

⁸⁷ Pour le dispositif de l'armée ottomane à la bataille de Nicopolis voir Brauner, p. 41-42; Köhler p. 26; Kling, p. 61-63; Atiya, p. 86-87; Delaville le Roulx, p. 272; Lot, p. 220; Erendil, p. 50-51; Rosetti, p. 636-637.

⁸⁸ Les archers anglais utilisèrent auparavant la même technique défensive aux batailles de Crécy (1346), de Poitiers (1356) et en 1415 à Azincourt pour se protéger contre les charges de la chevalerie française. Cependant, nous ne pouvons être d'accord avec les propos de Delbrück, p. 478, selon lequel: "It does not seem impossible that the English actually copied that from the janissaires; after all, English knights did take part in this battle and were witnesses of the Turkish success. For the rest, the battle is more similar to Crécy than to Agincourt."

⁸⁹ Gibbon, p. 117-121; J. Bérenger, *Histoire de l'Empire des Habsbourg (1273-1918)*, Paris, Fayard, 1990, p. 211: les *janissaires* "passent pour invincibles sur le champ de bataille où ils constituent le centre du dispositif". Pour leur histoire cf., l'ouvrage de N. Weissmann, *Les Janissaires*, Paris, 1957.

⁹⁰ M. Chasim, p. 309; T. Nicolau, p. 60; B. Cvetkova, p. 28-29; R. Urbánek, p. 134-135.

centre de son dispositif entre deux mamelons appelés Murâd-Tepè et Sandjac-Tèpe, et garda avec lui les *janissaires* et la cavalerie *kapikulu* (la garde impériale). Le carré des *janissaires* était protégé par de grands boucliers de fer qu'on enfonçait dans la terre, par des chameaux⁹¹ dont l'odeur effrayait les chevaux et par plusieurs lignes de pieux plantés comme à Nicopolis pour faire échouer les charges menées par la cavalerie cuirassée des Hongrois et des Polonais. Sur un des mamelons fut déployée la grande bannière de l'empire, signe que Murâd II se trouvait au milieu de l'armée, tandis que sur l'autre, empalé dans une pique, fut exposé l'exemplaire turc du traité de Seghedin⁹². Le flanc droit était occupé par la cavalerie ruméliote de Davud Pacha, tandis que la couverture du flanc gauche était assurée par la cavalerie anatolienne sous les ordres du *beylerbey* Karadja Pacha. Plus loin encore, sur la route qui menait au village de Goliama Franga, le sultan avait déployé les *akindjis* soutenus par les *azaps* et les *eshkindjis* afin de concentrer son effort sur la droite chrétienne. Les mouvements de ce dernier corps de l'armée furent masqués par les hauteurs et par le terrain boisé de la région.

Querelles et discussions contradictoires au sein du commandement chrétien avant la bataille. Ce fut dans la soirée du 24 septembre 1396⁹³ ou le lendemain avant l'aube⁹⁴ que les chefs de l'armée alliée s'étaient réunis pour préparer le plan de combat. Selon Schiltberger témoin oculaire des événements après le retour de sa mission de reconnaissance, le prince de Valachie proposa au roi Sigismond de mener la première attaque contre les lignes ottomanes, ce que le monarque hongrois accepta avec empressement⁹⁵. Il nous semble que la demande faite par Mircea l'Ancien concordait d'ailleurs avec la tactique envisagée par le commandant des forces chrétiennes, connaisseur lui aussi des évolutions de l'armée turque. Cependant le voïvode valaque était le seul parmi les chefs de la croisade qui avait déjà vaincu l'ennemi en rase campagne en remportant les batailles de Karınovasi pendant l'hiver de 1393-1394 (aujourd'hui Karnobat en Bulgarie)⁹⁶ et de Rovine (le 10 octobre 1394)⁹⁷.

⁹¹ Chalcocondylas, *op. cit.*, p. 196.

⁹² B. Cvetkova, p. 29; T. Nicolau, p. 63; M. Erendil, p. 55.

⁹³ Delaville le Roulx, p. 261: "Quant au conseil de guerre tenu par Sigismond et par les principaux chefs de la croisade, il eut également lieu ce même jour dans la soirée."

⁹⁴ *Religieux de Saint-Denis*, p. 503.

⁹⁵ Schiltberger, *loc. cit.*

⁹⁶ A. Decei, *L'expédition de Mircea I^{er} contre les akinci de Karınovasi (1393)*, in *Revue des Etudes Roumaines*, I, 1953, p. 130-151. E. Turdeanu avait affirmé que la bataille eut lieu plutôt dans la plaine de Krajina (Krajino) en Serbie. Voir la notice publiée dans *Revue des Etudes Roumaines*, II, 1954, p. 255-256.

⁹⁷ Pour la bataille de Rovine cf., Panaitescu, p. 240-248; Constantinescu, p. 97-108; Djurić, p. 77-78; Sp. Radojčić, *La chronologie de la bataille de Rovine*, in *RHSEE*, V, 1928, nr. 4-6, p. 136-139; R. Rosetti, *Istoria artei militare a românilor până la mijlocul veacului al XVII-lea*, Bucarest, 1947, p. 105-106, avec bibliographie ainsi que G. Tahsin, *Români și Otomanii în secolele XIV-XVI*, Bucarest, 1991, p. 77-83. H. Inalcik dans *The History of the Crusades*, p. 250: En Valachie "Mircea barred the way to the Ottoman army at the mountain pass of Rovine near Argesh, his capital. On October 10, 1394 Bayazid's army escaped disaster only after a fierce battle at Argesh in which the vassal Serbian princes Mark Kraljević and Constantine Dejanovich and several Ottoman begs fell."

Le 25 septembre avant l'aube, Sigismond se présenta au camp de la chevalerie française pour convaincre ses alliés d'accepter le plan qu'il avait envisagé à la veille en compagnie du prince de Valachie, du voïvode de Transylvanie et des autres capitaines du contingent hongrois. La scène nous fut décrite dans la chronique du Religieux de Saint-Denys: "Le lendemain, avant le lever du soleil, le roi de Hongrie se rendit seul à toute bride dans le camp des Français, les informa de cette nouvelle⁹⁸, et les supplia encore une fois de placer à l'avant-garde les quarante mille hommes d'infanterie qu'il avait amenés avec lui. Les plus sages appuyaient cette proposition. Mais le connétable et le maréchal repoussèrent leur avis avec plus d'acharnement, et s'emportèrent jusqu'à leur dire d'un ton insultant: *Puisque de vaillants hommes que vous étiez, vous êtes devenus temporisateurs, laissez aux plus jeunes le soin de combattre. Vos paroles sentent la peur et la lâcheté.* Le roi, déplorant cette obstination, se retira pour ranger son armée en bataille. Il pressentait bien qu'une entreprise, commencée la veille sous d'injustes et de funestes auspices, n'aurait qu'une mauvaise fin."⁹⁹ Schiltberger affirme en échange que la proposition de la première attaque concernait plutôt le prince de Valachie que "les quarante mille hommes d'infanterie", évaluation sans doute fortement exagérée. Quant à la réplique du commandement français, elle fut donnée par Jean de Nevers qui avait répondu qu'en tenant compte du fait qu'il avait amené de loin une armée de six mille hommes avec des grosses dépenses, c'était à son honneur de mener la première charge contre les forces ennemies¹⁰⁰.

Aussi importante nous semble la relation postérieure appartenant au moine allemand Johann Trittheim présente dans son ouvrage *Annales Hirsaugiensis*. Même s'il reproduit la version de Schiltberger, il ajoute certains détails non dénués d'intérêt¹⁰¹: "Cumque inter principes oriretur contentio, qui eorum belli cocteris praeberet ducatum, Sigismundi sententia fuit preficiendum aliquem ex illis qui et mores consuetudinesque novissent hostium et antea cum iis dimicassent. Et propterea constituit belli ducem Walachiae principem, virum bellicosum, industrium et fortem, qui saepius cum Turcis dimicans gloriose triumpharet.

Joannes igitur Burgundiae princeps nimium indignatus, quod sibi hunc honorem videret praeruptum, quem se multitudine exercitus sui et longo itinere simul et multis impensis jure promeruisse putabat, contra voluntatem regis Sigismundi et omnium qui aderat principum cupiens sibi usurpare honorem, cum sex millibus armatorum quos adduxerat, ante omnes in bellum contra Turcas prorupit et nimis infelicititer dimicavit, ipse namque cum suorum pluribus in Turciam captivus abducitur, caeteri paene omnes quos adduxerat, ab hostibus trucidantur."¹⁰²

⁹⁸ Le fait que l'armée turque se trouvait à proximité des lignes chrétiennes.

⁹⁹ *Religieux de Saint-Denys, loc. cit.*

¹⁰⁰ Schiltberger, *loc. cit.*

¹⁰¹ Papacostea, *Mircea la Nicopol (1396): o mărturie ignorată*, p. 697. Trittheim fut l'auteur de plusieurs autres écrits: *Catalogus illustrium virorum Germaniae* (1491), *De scriptoribus ecclesiasticis* (1494), *Steganographia* (1500), *Polygraphia* (1518), Papacostea, p. 696.

¹⁰² *Johannis Trithemii Spanheimensis tomus secundus Annalium Hirsaugiensium*, p. 298, apud Papacostea, p. 698.

La chronique de Froissart nous décrit, en échange, les divergences et les dissensions qui se manifestèrent au sein du commandement français à la veille de la bataille, car certains chefs comme le seigneur de Coucy, le maréchal Boucicaut ou l'amiral Jean de Vienne se rangent-ils à l'avis du roi Sigismond¹⁰³. Cette querelle fut reconstituée d'ailleurs par Jean Delaville le Roulx dans son ouvrage concernant l'expédition de 1396¹⁰⁴.

Le Livre des Faits... nous offre une autre version tout à fait erronée, selon laquelle la chevalerie française accepta sans contestation le plan de Sigismond et qu'elle se rangea pour la bataille d'après l'ordonnance proposée par le monarque hongrois: "Et est assavoir sus ce pas cy que, sauve la grace des diseurs qui ont dit et rapporté du fait de la bataille que noz gens y fuyrent et alerent comme bestes sans ordonnance, puis .X., puis .XII., puis .XX., et que par ce furent occis par troppiaux au feu que ilz venoient, que ce n'est mie voir. Car, si comme ont rapporté à moy, qui après leurs relations l'ay escript, des plus nottables en vaillance et foy chevaliers qui y fussent, et qui sont dignes de croire, sans faille le conte de Nevers et tous les seigneurs et barons françois, avec tous les François que ilz avoient menez, arriverent devers le roy tout a temps pour eulx mettre en tres belle ordonnance, laquelle chose ilz firent si bien et si bel que a tel cas appartient; et la baniere de Nostre Dame, que les François ont accoustumé de porter en bataille, bailla le conte de Nevers a porter a messire Jehan de Viennne, amiral de France, pour ce que il estoit le plus vaillant d'entr'eulx et que plus avoit veu; et fu mis ou milieu d'entr'eulx, si que il devoit estre. Et de toutes choses tres bien s'abillerent, si comme faire on doit en tel cas."¹⁰⁵ A la suite du récit on se rend compte que *Le Livre des Faits...* constitue une des sources de la campagne qui

¹⁰³ Froissart, XV, p. 313-315.

¹⁰⁴ Delaville le Roulx, p. 260: "Les chevaliers français, et en particulier le connétable, n'acceptèrent pas le plan de Sigismond. Leur orgueilleuse présomption, qui, depuis le jour où l'ordre de marche avait été réglé à Bude, n'avait manqué aucune occasion de se manifester, reparut ici plus arrogante que jamais. Un connétable de France, dirent-ils, ne peut avoir d'autre poste de combat que le premier rang; lui en assigner un autre, c'est vouloir lui faire une mortelle injure; la noblesse française ne peut marcher qu'à l'avant-garde; le roi de Hongrie, en la reléguant en seconde ligne, veut avoir pour lui *la fleur et l'honneur de la journée*. En vain les chevaliers d'une expérience consommée, les Coucy et les Boucicaut, se rangent-ils à l'avis de Sigismond. Ils sont taxés de poltronnerie par les plus fougueux, et Guy de la Trémoille, interprète de leurs sentiments, s'attire du vieux sire de Coucy la réponse qu'il méritait. *A la besogne, lui dit-il, je montrerai que je n'ai pas peur et mettrai la queue de mon cheval où vous n'oserez mettre le museau du vôtre*. Le connétable, mécontent de n'avoir pas été consulté le premier, se prononce dans le sens opposé, et n'a pas de peine à rallier à son opinion la jeunesse qui l'entour. *Là où vérité et raison ne peuvent estre oys, il convient que oultre-cuidance règne*, s'écrit l'amiral Jean de Vienne. Mais ces sages paroles ne convainquent personne; les Français, au mépris de la prudence et de l'expérience, veulent être les premiers à attaquer Bajazet, et Sigismond, malgré ses instances répétées est forcé de céder." Pour les dissensions au sein du commandement français cf. aussi Atiya, p. 85-86; Köhler, p. 26; Brauner, p. 42; Lot, p. 220.

¹⁰⁵ *Le Livre des Faits...*, p. 104. Selon Oman, nr. 1, p. 351: "All that the author of Boucicault's biography finds to say in defence of his patron's colleagues is that it is not true that they made a disorderly advance: on the contrary, they were well formed up."

essaye de jeter la responsabilité de la défaite sur l'armée hongroise de Sigismond¹⁰⁶.

Dans la nuit de 9 au 10 novembre 1444, le commandement chrétien rassemblé dans la tente royale prépara le plan de bataille. Le compte-rendu des discussions est relaté principalement par Callimachus, certains passages ayant été compilés ultérieurement par Bonfinius¹⁰⁷. Selon Callimachus: "Iuliano (Julien Cesarini), muniri castra intra currus placebat, dispositis circum machinis, tormentisque, quorum aut fragor terreret, aut impetus arceret hostem, si munitionibus insultare voluisset. Nihil prius in aperto aggrediendum, quam praecognitae praetentataeque esset hostium vires: verisimile videri, maritimas copias, quarum nullus iam usus in classe esset, secuturas a tergo Turcos, daturasque operam, ut aut coniungerent se suis, aut distraherent hostem, ex parte altera lacessendo. In eoque, omne momentum rationemque vincendi, reponebat. Quam sententiam, Franco Banus (Franko Tallóczy), Agriensisque episcopus (l'évêque d'Eger), et plerique alli ex Hungaris et Polonis sequebantur; rege nom tam probante, quam non prehendente dimicationis moram: quum lenito interim dolore, quo forte eo die grauius quam unquam alias premebatur, speraret fore, ut suis integer adesse posset."¹⁰⁸

Lorsque Hunyadi prit la parole en tant que chef de l'armée, il montra les défaillances du plan présenté par Cesarini: "In celeritate transigendae rei, salutem consistere: agendo, audendoque, id genus hostium terreri, non artibus. Quid futurum, si clausos munitionibus, Turci circumstetissent, neque pugnandi copiam facerent, quum tolerandae illic obsidioni, nihil omnino foret praeparatum? Nam quod de naualibus copiis diceretur, ridiculum omnino esse. Quo enim gentium visum, auditumue aliquando, mediterranea bella, classariis peditibus geri, quorum non alius usus in terra esse posset, quam equitum in mari. Quibusque suas artes, suamque esse disciplinam; eaque in re valere quosque plurimum, ad quam studium exercitationemque adhibuissent. Quod si etiam, contra institutum, et certum suum munus, de classe descenderent: praeter quam quod vix possent, nisi per longum tempus, tam longum terrae spatium pedibus emetiri; ad terrestre certamen, contra equites, in peditatu, codemque naualibus armis instructo paruum omnino, aut potius nullum usum fore. Atque ideo, et serum, et vanum esse, quidquid e classe subsidii speraretur. In qua, si quid momenti esse posset terrestribus pugnis committendis, totum impensum in id oportuisse, ut postquam hostis in Europam transfretaret, saltem circa litorra retinerentur, dum rex eo peruenisset. ... Non quam multi ex diuerso essent, referre; sed quo animo et audacia. Quantumlibet innumerabiles, in proelium nihil aliud allatueros, quam qui victi essent, conscientiam, et formidinem. Non assuefaciendos milites, tuendis se vallo, et curribus, quae dissidentium armis praesidia sint, quorumque ut nullus usus euniat, in primis adeo sit expetendum: tunc, quando integrum sit, aut ui atque armis

¹⁰⁶ *Ibidem*, p. 352.

¹⁰⁷ Pour la réunion du commandement chrétien voir Callimachus, p. 513-514, et Bonfinius, p. 148-149 ainsi que les propos de Prochaska, p. 30, Koehler, p. 49-50, et T. Nicolau, p. 149-150.

¹⁰⁸ Callimachus, p. 513.

hostem inuadere, aut imbellis multitudinis more, septis, ac munitionibus se includere. Flagitiosissimum fore, viros fortes, plus in curribus et vallo, quam in armis ad se tuendum praesidii positum credidisse.”¹⁰⁹

Le discours de Hunyadi dont Ferdinand Lot met en doute l'authenticité¹¹⁰ fut approuvé par le roi et par les autres membres du commandement chrétien. On laissa au voïvode de Transylvanie, de loin le plus expérimenté dans les questions militaires, la tâche d'organiser pour le lendemain le dispositif de combat. Comme tous les récits de bataille laissés par divers chroniqueurs à travers les siècles, celui de Callimachus représente un témoignage important concernant la pensée militaire qui existait dans l'Europe de l'Est au XV^e siècle. Pour Hunyadi *la bataille hussite* qui eut beaucoup de réussite contre les troupes des féodaux en Bohême entre 1419 et 1434 ne pouvait pas être appliquée avec la même efficacité contre une armée nombreuse et manœuvrière comme celle des Ottomans. A Ialomița (le 2 septembre 1442)¹¹¹, les chariots constituèrent un complément du dispositif de bataille qui protégea les flancs et servit ensuite d'arme de contre-attaque tandis que le gros de l'effort fut mené par les unités de cavalerie et d'infanterie. Adversaire des positions statiques et de la défensive prolongée, il opta à Varna pour un dispositif ouvert qui aurait permis à la cavalerie lourde et légère d'exploiter la moindre faille du front ennemi afin de mener la charge décisive tandis que les chariots, l'artillerie et l'infanterie devaient couvrir les arrières et le flanc droit qu'il jugea sensible à une attaque ottomane.

Les charges de la chevalerie française à Nicopolis et de la garde du roi Vladislav Jagellon à Varna, cause principale de la défaite chrétienne. Le chef du contingent de la chevalerie française à la bataille de Nicopolis était le jeune comte Jean de Nevers âgé de 24-25 ans, fils du Duc de Bourgogne Philippe le Hardi. Grâce à l'influence de son père auprès du roi de France Charles VI, il avait obtenu sans grande difficulté le commandement de l'expédition¹¹². Quant au roi Vladislav I^{er} Jagellon il ne devait dépasser l'âge de vingt ans, lorsqu'il perdit la vie sur les sables de Varna¹¹³.

Ces deux personnages furent les principaux responsables de la défaite des armées *croisées* dans les deux batailles que nous sommes en train d'analyser. Mal entourés par des gens de même âge, assoiffés de gloire et d'exploits héroïques sur le champ de combat ils n'écouteront pas les conseils donnés par des capitaines plus expérimentés qu'eux dans l'art militaire qui réclamaient la sagesse et la prudence.

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 513-514.

¹¹⁰ F. Lot, p. 229: “discours qui referme des vérités éternelles, même s'il est inventé”.

¹¹¹ Pour Ialomița nous renvoyons à notre étude *La bataille de la rivière de Ialomița (2 septembre 1442), une victoire majeure de la chrétienté face aux armées ottomanes*, in *Cahiers du Centre d'Etudes d'Histoire de la Défense*, nr. 9, *Nouvelle Histoire Bataille*, sous la dir. de L. Henninger, Château de Vincennes, 1999, p. 61-88.

¹¹² Atiya, p. 40.

¹¹³ Halecki, *La croisade de Varna*, p. 490-491.

Le matin du 25 septembre 1396 environ 700 chevaliers français et bourguignons divisés en deux corps de bataille¹¹⁴ s'élancent dans les cris de *Vive saint Denis, Vive saint Georges* à la charge du plateau occupé par les forces ottomanes de Bayazid. A la vue des escadrons bardés de fer qui avancent, les *akindjis* attendent le moment propice pour esquiver le choc et découvrir le champ de pieux qu'ils avaient préparé pour contrer cette menace. Lorsque les chrétiens s'approchent à la distance convenue les *azaps* ouvrent le tir en lançant plusieurs nuées de flèches, tandis que les *akindjis* exécutent dans un ordre parfait la manœuvre de retraite prévue, en se repliant par les deux flancs derrière le dispositif défensif formé par les *azaps* et les *janissaires*¹¹⁵. A la vue des lignes de pieux, la chevalerie française freine son élan. Certains combattants réussissent à cabrer au dernier moment leurs destriers, tandis que d'autres s'effondrent par terre renversés par les chevaux blessés à mort. La grêle de traits disperse et désorganise la charge, les gens d'armes hésitent à avancer davantage. Une partie des chevaliers descend des montures pour attaquer à pied, certains s'efforcent à franchir l'obstacle non sans essuyer des nouvelles pertes¹¹⁶.

¹¹⁴ Il n'y avait que le contingent franco-bourguignon qui mena cette charge contre l'armée ottomane. Les Allemands, les Tchèques, les Polonais et les Hospitaliers restèrent auprès de l'armée hongroise, Lot, *loc. cit.*; Atiya, p. 86.; Delaville le Roulx, p. 270-272; Oman, p. 351. Le premier corps de bataille était commandé par le connétable Philippe d'Artois comte d'Eu et le deuxième par Jean de Nevers et Enguerrand de Coucy.

¹¹⁵ La manœuvre des *akindjis* a été décrite dans *Le Livre des Faits...*, p. 104-105: "Les Turcs d'autre part ordenerent leurs batailles et se mirent en tres belle ordonnance à pié et à cheval, et firent une tele cautelle pour decevoir noz gens: tout premierement une grant tourbe de Turcs qui a cheval estoient se mirent en une grant bataille tout devant leurs gens de pié; derriere ces gens a cheval, entr'eulx et ceulx de pié, firent planter grant foison de pieux agus que ilz avoient fait apprestre pour ce faire, et estoient ces pieulx plantez en biesant, les pointes tourneés devers noz gens, si hault que ilz pouoient aler jusques au ventres des chevaux. Quant ilz orent fait cel exploit, ou ilz ne mirent pas grant piece, car assez furent ordenees gens qui de les ficher s'entremettoient, nos gens qui le petit pas serrez ensemble aloient vers eulx furent ja auques approchez. Quant les Sarrasins les virent assez pres, adont toute celle bataille de gens a cheval se tourna serree ensemble, comme se ce fust une nuee, derriere ces pieulx et derriere leurs gens de pié que ilz avoient ordonnez en .II. belles batailles, si loings l'une de l'autre que ilz mirent une bataille de gens a cheval entre les .II. de pié, en laquelle pouoit avoir environ. XXX.M. archers. Quant noz gens furent approchez d'eulx et que ilz cuiderent aler assembler, adont commencerent Sarrasins a traire vers eulx par si grant rendon et si drument que onques gresil ne goutte de pluye ne cheyrent plus espessement du ciel que la cheoient fleches, qui en pou d'eure orent occis hommes et chevaux a grant foison." Atiya, p. 87, affirme que la chevalerie française réussit à atteindre et à tuer un grand nombre d'*akindjis* mais aucune source ne mentionne ce premier contact corps à corps entre les *croisés* et la cavalerie légère ottomane.

¹¹⁶ "Afin de rendre l'accès de leur camp plus difficile, ils avaient planté en terre devant eux des pieux très aigus, dont les pointes étaient dirigées contre nos troupes et leur firent beaucoup de mal. ... Ils furent arrêtés par les pieux, dont les pointes faisaient cabrer leurs chevaux, et ils restèrent ainsi exposés aux coups des Turcs." *Religieux de Saint-Denis*, p. 505-507; Froissart, XV, p. 315, selon lequel la chevalerie française fut *enchevêtrée* *ès pieux*. Voir aussi les propos de Delaville le Roulx, p. 274; Kling, p. 84; Panaitescu, p. 268. Dans une excellente analyse des sources et de la bibliographie Atiya, p. 87-88, essaie d'élucider la manière dans laquelle les chrétiens avaient franchi le champ de pieux pour attaquer la première ligne turque. La plus grande partie de la troupe s'efforça d'avancer sans quitter les montures. Certains qui avaient été désarçonnés par les flèches ou ont eu les chevaux blessés et tués continuèrent à pied. De même l'analyse d'Oman, nr. 3, p. 351: "General Köhler makes

Nous ne disposons que des sources françaises pour décrire la suite des combats qui se déroulèrent sur le plateau entre l'armée ottomane au grand complet et la *poignée des croisés* qui réussit à atteindre et à mettre en déroute l'infanterie légère des *azaps*. En étudiant attentivement les récits, nous ne pouvons que nous rallier aux propos de Delbrück, Kling, Oman et Lot, selon lesquels la tentative de percée des chevaliers échoua par la suite, devant la résistance inébranlable des *janissaires*. Ce fut le moment où les *akindjis*, et l'infanterie d'élite du sultan encerclèrent les chrétiens isolés au milieu des lignes turques. Comme nous l'indiquent Froissart, le *Religieux de Saint-Denys*, ou le biographe de Boucicaut, entourés de toutes parts par les Turcs, les Français et les Bourguignons combattirent avec une bravoure légendaire à l'instar de l'amiral Jean de Vienne qui releva à six reprises l'étendard de la Vierge renversé par terre jusqu'à ce qu'il succomba sous les coups de l'adversaire en serrant dans ses mains la bannière mutilée¹¹⁷.

Selon Froissart à la vue de la chevalerie française lancée à la charge, le roi Sigismond aurait déclaré au Grand Maître des Hospitaliers de Rhodes qui se trouvait à ses côtés: "Nous perdrons huy la journee par le grant orgueil et beubant

the French dismount at this crisis, pointing out that this was quite the custom in the West since Poitiers. But the two best authorities, Schiltberger and Boucicault's biographer, most distinctly state that they did not, and speak much of the havoc among the horses. It is useless to quote against them the Religieux de St. Denis, who says that the knights dismounted and cut off the long fashionable points of their steel shoes, or Thwrocz, even though the latter says that he had spoken with survivors of the fight. I note that Dr. Delbruck, like myself, disagrees with General Köhler, and keeps the knights mounted."

¹¹⁷ En essayant à masquer les erreurs de commandement et l'imprudence de la chevalerie franco-bourguignonne ainsi que le piège dans lequel elle se laissa enfermée, Froissart ou le biographe de Boucicaut, vantent la bravoure des chrétiens qui en massacrant par milliers les combattants ottomans réussirent à percer jusqu'à la garde du sultan. Il est tout à fait évident qu'ils étaient très inférieurs numériquement pour accomplir des pareils exploits et que leur attaque fut anéantie par les *janissaires*, l'infanterie d'élite turque. Voir la version du combat donnée par Lot, p. 220-221. "La chevalerie française dut faire l'ascension du plateau où se tenait l'avant-garde des irréguliers turcs. Mais elle se trouva alors en face de la cavalerie des spahis et des janissaires dont elle ne soupçonnait pas la présence. Les spahis la harcelèrent sur les flancs, les janissaires criblaient de flèches les chevaliers et tuaient les chevaux. Quant la garde du sultan donna, les Français, serrés comme dans un étou, furent écrasés. L'amiral Jean de Vienne tomba, embrassant la bannière de la Vierge. Guillaume de la Trémoille et Philippe de Bar furent tués. Le reste fut fait prisonnier. ... Les conclusions de cette lamentable campagne sont claires. Le baronnage français n'avait rien appris. Il n'avait tiré aucune leçon de Courtrai, de Crécy, de Maupertuis. Sa vaillance demeurerait incomparable, mais ses belles qualités étaient annulées par une présomption, une outrecuidance, un orgueil qui l'avait rendu insupportable au roi de Hongrie et aux autres croisés au cours de l'expédition, avant même le début de l'action", et par N. Vatin, p. 51: "la bataille eut lieu le 25 septembre 1396. Ce fut pour les chrétiens une grave défaite, dont les archaïques chevaliers français portent la principale responsabilité. Faisant la même erreur qu'à Crécy, ils se lancèrent à l'assaut. L'avant-garde et les premières lignes turques cédèrent, mais ce faisant Bâyezid laissait s'enfoncer et s'épuiser la cavalerie franque, finalement arrêtée et dispersée par l'élite de ses troupes massées autour de lui au sommet d'une colline. La panique qui saisit alors les Français fut aussitôt mise à profit par la cavalerie ottomane". De même, Kling, *loc. cit.*; Delbrück, p. 478-479; Oman, p. 350-351, ainsi que les sources byzantines, Ducas, p. 80, et Pseudo-Phrantzes, p. 200-201. Tous les chevaliers qui participèrent à cette action furent tués ou capturés par l'ennemi.

de ces François ; et, se ils m'eussent creu, nous avions gens a plenté pour combatre nos ennemis."¹¹⁸

Il était vrai que dans cette bataille l'affaire fut mal engagée dès le début. Un de meilleurs contingents de l'armée chrétienne avait chargé imprudemment les lignes turques: isolé et encerclé il fut taillé en pièces par les forces ottomanes. Le deuxième échelon de combat du dispositif allié comprenant les troupes hongroises, polonaises et tchèques sous les ordres de Sigismond, renforcées par les Allemands et les Hospitaliers, chargea à son tour pour percer jusqu'à la chevalerie française en essayant à la sauver du désastre. Il faut noter cependant les propos des certains historiens occidentaux selon lesquels, le prince de Valachie et le voïvode de Transylvanie ayant sentis que la journée était déjà compromise, replièrent leurs contingents de la bataille afin d'éviter la débâcle qui menaçait le camp allié et le massacre inutile de leurs hommes¹¹⁹.

Bayazid fit avancer les *spahis* d'Anatolie et de Roumélie pour contrer la menace. Il disposait encore des *azaps*, des *akindjis* et des *janissaires* qui réformèrent leur dispositif de combat après l'anéantissement de la première attaque ennemie. Il était évident que les chrétiens n'avaient aucune chance de l'emporter devant un adversaire toujours supérieur en nombre, discipliné avec un moral élevé. Lorsque la mêlée entre les Ottomans et les troupes chrétiennes devint générale sur tout le front de combat, la cavalerie serbe de Lazarević jusqu'alors tenue en réserve, chargea à son tour afin de porter le coup de grâce aux forces *croisées* qui sous le choc et la surprise de l'attaque commencèrent à se replier en déroute vers les rives du Danube.

Si à Nicopolis la charge fatale se déroula au début de la bataille, à Varna, le 10 novembre 1444 le roi Vladislav Jagellon changea une victoire déjà acquise dans une défaite qui se montra par ses conséquences, décisive pour la chrétienté orientale. Vers le début de l'après-midi, après l'anéantissement et la mise en déroute des flancs du dispositif ottoman, la partie était pratiquement gagnée pour l'armée commandée par Jean Hunyadi. Mais cette sensation de victoire qui poussait déjà dans les âmes de certains soldats *croisés* qui croyaient vraiment avoir accompli l'impossible fut de courte durée car le hasard, ce dieu maître du champ de bataille, en décida autrement.

Pendant que les Hongrois et les Roumains de Transylvanie excités par le sang et la tuerie semaient la mort sur l'aile gauche parmi les Ruméliotes en fuite, Vladislav décida à son tour de mener une charge décisive vers la position du sultan. Or, probablement selon le plan de Hunyadi, les escadrons du roi devaient rester encore immobiles pour fixer la garde de Murâd et l'empêcher d'intervenir dans la bataille. Une fois la droite ottomane anéantie, la totalité des forces chrétiennes pouvaient converger vers le centre turc pour engager dans un combat décisif ce dernier corps de l'armée ennemie¹²⁰. Nous ne savons pas avec certitude qui poussa

¹¹⁸ Froissart, XV, p. 316.

¹¹⁹ Le problème du repli prématuré des Valaques et des Transylvains sera discuté vers la fin de notre étude.

¹²⁰ R. Urbánek, nr. 107, p. 136.

le jeune souverain à prendre une telle décision hasardée. Il existe plusieurs variantes concernant le mobile de son acte. Est-ce la fougue et l'ardeur qui caractérisaient son tempérament à pareil âge? Ou le désir d'accomplir à son tour des prouesses qui auraient auréolé davantage une image déjà légendaire au sein de la chrétienté¹²¹?

A ce moment de la bataille il était vraisemblablement conscient du fait que l'armée qu'il avait sous ses ordres venait de remporter une victoire historique contre l'ennemi ottoman. Il est très intéressant de pénétrer à l'intérieur de son imaginaire de comprendre le jugement qu'il pouvait avoir sur l'évolution du combat. Comment pouvait-il apprécier le nombre et la qualité des troupes qui entouraient encore la position du sultan dans la fumée, la poussière et le vacarme qui couvrait le champ de combat? Savait-il que Murâd II était défendu par environ 5.000 *janissaires* et par les escadrons *kapikulu*? Avec à peine 500 chevaliers que comprenait sa garde personnelle, Vladislav chargea le centre du dispositif ottoman. Groupés en rangs serrés, les lances pointées en avant, les chrétiens s'approchèrent dans un galop fou des premières lignes ennemies qui déclenchèrent une pluie de flèches dense et meurtrière. Lorsqu'ils furent obligés de traverser le champ de pieux, plusieurs chevaliers tombèrent de leurs montures éventrées, certains étant blessés à mort durant leur chute ou immobilisés à cause de la lourdeur de leurs armures. En suivant le roi qui se trouvait à sa tête, le reste de la troupe réussit à franchir malgré les pertes tous les obstacles pour tomber comme la foudre sur le premier échelon de *janissaires* qui ne pouvant pas résister au choc fut rompu et dispersé¹²².

Les épées et les sabres furent sortis de leurs fourreaux et un corps à corps acharné commença avec les fantassins d'élite turcs. Ce fut dans la fureur du combat qu'il se rendirent compte du danger de mort qui les guettait étant donné le grand nombre d'adversaires que chacun d'eux devaient affronter. Etienne Báthory avec son escadron suivit le détachement du roi pour le sortir du piège mais ce fut trop tard car la masse des fanatiques *janissaires* entoura Vladislav et ses hommes qui tombaient à présent les uns après autres en parant et en donnant des coups jusqu'au dernier souffle. A un certain moment, dans la mêlée, le souverain chrétien se trouva seul séparé de ses gardes. Grâce à l'armure qu'il portait, il attira l'attention des ennemis. Quelqu'un parmi les *janissaires* jeta habilement une hache aux pieds du destrier royal qui trébucha et ayant les tendons blessés renversa par terre son

¹²¹ Nous disposons de plusieurs versions qui essaient d'expliquer d'une manière tout à fait fantaisiste les raisons qui poussèrent Vladislav à attaquer le centre de l'armée ottomane. La plus connue appartient à Chalcocondylas, p. 198., qui nous décrit la jalousie du roi et de son entourage à l'égard du voïévode de Transylvanie qui était en train de remporter à lui seul cette grande victoire. Quant à Orujd bin Adil, *loc. cit.*, il affirme exactement le contraire. Hunyadi voulait tuer le roi pour prendre sa place!

¹²² C'est ce qu'avancent notamment les sources polonaises et hongroises pour souligner la vaillance et le courage de Vladislav pendant la bataille. Mais il paraît qu'à l'approche des chevaliers de la garde royale, les *janissaires* évitèrent le choc et ouvrirent les rangs pour laisser l'ennemi avancer à l'intérieur de leur carré.

cavalier. Immobilisé, le roi ne put se relever pour affronter son adversaire. D'un coup de sabre celui-ci lui coupa la tête et la mit au bout d'une pique¹²³.

La mort tragique de Vladislav et de ses compagnons dont très peu réussirent à s'échapper de l'étau ennemi représenta le tournant de la bataille et le commencement de la débâcle chrétienne¹²⁴. La tête royale avec ses longues boucles noires fut reconnue par les Ottomans qui la promènèrent parmi leurs rangs. Le sultan fit rassembler les fuyards et avec les restes de ses troupes dont le moral était toujours élevé se prépara à contre-attaquer l'armée croisée. Pendant la charge menée par le roi, Hunyadi se trouvait toujours sur le flanc gauche. Lorsqu'il se rendit compte de ce qui se passait, il était déjà trop tard pour sauver la vie de son souverain. Il se déplaça vers le centre où la panique gagna vite les hommes qui criaient à la trahison. Il aurait jeté un regard vers la tête du roi enfoncée dans une pique derrière laquelle les *janissaires* avançaient lentement vers les lignes chrétiennes. Les nerfs des soldats alliés mis à rude épreuve durant toute la journée cédèrent aussi à la vue de ce spectacle macabre. On savait que la bataille était maintenant perdue et personne n'essaya d'encourager ses semblables pour arrêter la vague ennemie. L'apparition des débris de la cavalerie ruméliote et anatolienne qui poursuivaient et massacraient sans pitié les chrétiens sur le champ de bataille mit fin à toute tentative d'opposition de la part des troupes qui essayaient de poursuivre la lutte.

En France et en Pologne on rejette la responsabilité de la défaite sur les troupes hongroises: "Nychopoly, cité de payennie, / A ce temps la ou li sieges fut grans, / Fut delaissiez par orgueil et folie; / Car les Hongres, qui furent sur les champs / Avec leur roy fuitis et recreans, / Leur roi meisme en mainent par puissance / San assembler. Ayons tuit souvenance / Des prisonniers qui tient

¹²³ Le coup contre Vladislav aurait été porté "par le janissaire Hamza, Grec d'origine", N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, p. 98. Selon Sphrantzes, p. 340-341, *Chamuza*, était originaire du Péloponnèse. Chalcocondylas, *loc. cit.*, affirme qu'il s'agissait d'un certain Teriz qui reçut une forte récompense de la part du sultan. Pour la mort du roi voir aussi Ducas, p. 276, Kodja Husein, p. 452; Lufti Pacha, p. 271. Lire aussi la reconstitution de Iorga, p. 97: "Vladislav se jeta, très peu entouré par des gens d'esprit léger, sur l'élément le plus résistant d'une armée admirablement organisée. Son cheval glissa et un janissaire, se jetant sur lui, coupa cette belle tête sans savoir à qui elle appartenait. Reconnu et placé au bout d'une lance, ce trophée sanglant fut le symbole même d'une déroute complète qui fut suivie de la dissolution désespérée d'une puissante armée qui avait été sûre que rien ne lui résisterait."

¹²⁴ La plupart des historiens ayant étudié la bataille ont conclu que la principale cause de la défaite chrétienne fut l'échec de cette charge de cavalerie sur le centre turc et la mort du roi Vladislav. Voir notamment les chroniques ottomanes qui reconnaissent dans leur ensemble que la fin tragique du souverain chrétien sauva l'armée de Murâd II d'un désastre certain. A consulter aussi Callimachus, p. 516-517 et Bonfinius, p. 151, ainsi que les propos de H. Inalcik, p. 274; M. Chasim, p. 310; M. P. Dan, *Armata și arta militară*, p. 103; Fr. Pall, *Un moment décisif*, p. 117: "à la suite d'une charge inconsiderée du jeune roi dans le style de la charge des chevaliers français à Nicopolis qui lui coûta la vie, la panique s'empara des rangs chrétiens qui virent tomber leur chef".

Basach soubz lame, / Des mors aussi, pour garder no creance: / De chascun d'eulx ait Dieu mercy de l'ame!"¹²⁵

Tel était le récit dressé par les troubadours qui sillonnaient la France quelques années après la débâcle chrétienne de Nicopolis: l'image d'une chevalerie vaillante, abandonnée à son cruel sort par les alliés hongrois qui s'enfuirent du champ de bataille au lieu de combattre avec la même bravoure. Le biographe de Boucicaut évite lui aussi de raconter les querelles qui divisaient le camp de Français pour mettre en évidence leur discipline, et le fait qu'ils avaient accepté sans protestations la tactique envisagée par Sigismond. Les chevaliers du royaume attaquèrent ensemble avec les Hongrois et les autres contingents alliés, mais devant le champ de pieux sous la pluie de flèches ottomanes, les troupes hongroises lâchèrent pied pour prendre la fuite en laissant les combattants français affronter à eux seuls l'armée ennemie¹²⁶.

Toutes ces fausses accusations ont été corrigées au fil du temps par les spécialistes, car elles contredisent l'ensemble des sources que ce soit byzantines, polonaises, allemandes, hongroises et mêmes ottomanes¹²⁷. On ne peut accuser de la défaite seulement le contingent hongrois, il faut alors inclure les autres contingents alliés (les Hospitaliers, les Allemands, les Tchèques, les Polonais etc.) qui ne participèrent pas à la première attaque et qui restèrent auprès de Sigismond. Outre, nous disposons de nombreuses chartes de privilèges accordées par le monarque de Hongrie aux nobles chevaliers du royaume qui se distinguèrent à Nicopolis pendant la deuxième phase de la bataille, lorsqu'ils avaient chargé à leur tour pour sauver la cavalerie française encerclée sur le plateau¹²⁸.

¹²⁵ Pour les Français morts à Nicopolis dans *Œuvres complètes de Eustache Deschamps*, éd. Le Marquis de Saint-Hilaire, t. VII, Balade nr. MCCCXVI, p. 77-78, apud Atiya, p. 129. Mais aussi *Contre La Hongrie et la Lombardie*, in *op. cit.*, nr. MCCCIX, p. 138-139, apud Atiya, p. 128.

¹²⁶ *Le Livre des Faits...*, p. 106-107: "Si furent la noz gens moult empetrez, et toutevoies passerent oultre. Mais or oyez grant mauvaistié et grant felonnie et lacheté des Hongres, et lait reproche sera a eulx a tous jours." Cf. aussi Froissart, XV, p. 316-317.

¹²⁷ Par exemple Atiya, p. 93.: "Yet to say indiscriminately, as some of the French chroniclers do, that the Hungarians deserted the French and committed a felony and displayed a cowardice that would stain their memory for ever, is unjust and unhistorical." De même Delaville le Roulx, p. 277: "Les chroniqueurs français ont généralement attribué à la fuite des Hongrois la responsabilité du désastre; cette assertion ne saurait être acceptée sans réserves. S'il est vrai que les alliés de Sigismond, Bulgares et Bosniaques, aient lâché pied sans combat; s'il est également certain qu'une partie des auxiliaires hongrois, effrayée par le désordre de la mêlée, par la fuite des chevaux sans cavaliers et des valets d'armée, ait cédé à une panique subite, il faut reconnaître que les troupes aguerries de Sigismond ont bravement fait leur devoir. Le roi, à leur tête, avec ses lieutenants les plus dévoués, Nicolas de Gara, Nicolas de Kanysa, archevêque de Gran, les Rozgon, Forcacz, le ban Jean de Maroth, le comte de Cilly, a tenté un effort suprême pour dégager les chevaliers français. Pour les sauver, il réunit à ses troupes les croisés allemands et polonais, et sa tentative eût réussi sans l'arrivée décisive des Serbes sur le champ de bataille; c'est donc plutôt à l'outrecuidance française, à la témérité sans excuses du connétable et de la jeunesse guerrière qui le soutenait, que revient la perte de la journée."

¹²⁸ Voir les documents publiés dans E. Hurmuzaki, *op. cit.*, I/2, p. 376-399, notamment nr. 318, p. 376-377, nr. 322, p. 380-381, nr. 324, p. 387-389, où le monarque hongrois décrit le désastre militaire de Nicopolis sans toutefois culpabiliser la chevalerie française.

Sacré à Rome en mai 1433 Empereur germanique, Sigismond de Luxembourg maria sa fille unique Elisabeth avec Albert V de Habsbourg duc de la Basse-Autriche (branche Albertine) qui lui succéda au pouvoir à partir de 1438, non seulement sur le trône impérial mais aussi en Hongrie, ouvrant ainsi la voie sur laquelle se fondèrent en partie les candidatures ultérieures des princes appartenant à cette maison prestigieuse¹²⁹. La disparition subite et prématurée d'Albert en octobre 1439 provoqua une crise dynastique sans précédent dans le royaume de saint Etienne car quelques mois plus tard, Elisabeth de Luxembourg mit au monde un garçon connu dans l'histoire sous le nom de Ladislas V le Posthume qui va régner en Hongrie entre 1452 et 1457.

Cependant, le royaume aurait eu besoin d'un monarque capable de gouverner, en âge d'assumer les hautes responsabilités dont il serait investi parmi lesquelles notamment, la défense des frontières face au danger ottoman. Une partie de la noblesse (les Héderváry, les Tallóczi (de Talovac), les Marczali, l'évêque d'Eger Simion Rozgonyi, Jean Hunyadi etc.) soutint donc l'union avec la Pologne et le couronnement de Vladislav III Jagellon à la place du petit Ladislas. Après une guerre civile qui se prolongea jusqu'en 1442, le roi polonais l'emporta finalement face aux partisans d'Elisabeth qui dut se réfugier avec son fils auprès de l'empereur Frédéric III de Habsbourg (1440-1493) en emmenant avec eux la couronne de saint Etienne en contravention avec toutes les lois fondamentales du royaume¹³⁰.

A partir de 1441 Vladislav Jagellon tint promesse et consacra ses efforts à la lutte contre les Turcs. Entouré par la noblesse qui l'avait amené au pouvoir dans ce nouveau pays, confronté à d'innombrables responsabilités politiques et militaires – il était d'ailleurs le fer de lance de la *croisade* anti-ottomane préparée par le pape Eugène IV – le roi dut négliger en partie les affaires polonaises¹³¹.

En même temps, il faut souligner que les intérêts géopolitiques et diplomatiques de la Pologne ne correspondaient pas à ceux du voisin hongrois. Les frontières de l'Etat n'étaient pas directement menacées par les Ottomans, tandis que les principaux ennemis demeuraient toujours l'Ordre teutonique agenouillé

¹²⁹ Béranger, p. 98. A consulter aussi la chronique de Thuróczi, p. 237-238., mais aussi W. Ebstein, *Die letzte Krankheit des Kaisers Sigismunds*, in *Mitteilungen der Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, XX, 1906, p. 678-682; B. Schmeidler, *Das Königtum und Kaisertum der Luxemburger und seine Bedeutung für Deutschland (1307-1437)*, in *Zeitschrift für deutsche Geisteswissenschaft*, II, 1939-1940, p. 13-15. Pour le règne d'Albert voir notamment G. Hödl, *Albrecht II. Königtum, Reichsregierung und Reichsreform 1438-1439*, Vienne, 1978.

¹³⁰ "Il était formellement interdit d'emmener hors de Hongrie la couronne de saint Étienne, symbole de l'unité du royaume", Béranger, nr. 7, p. 753., où l'historien français cite l'ouvrage de Magda von Barany-Oberschall, *Die Sankt Stephans-Krone*, Vienne, 1960. La guerre civile est décrite dans les chroniques de Thuróczi, p. 243-246 et de Bonfinius, p. 102-105. Voir aussi J. Teleki, *A Hunyadiak kora Magyarországon*, I, p. 150-162, mais aussi les documents publiés dans le t. X, p. 90-110; P. Hanák dans *Histoire de la Hongrie*, sous la dir. de E. Pamlényi, Roanne, Budapest, Corvina 1974, p. 120-121; P. Engel, *János Hunyadi, the Decisive Years of his Career. 1440-1444*, dans *From Hunyadi to Rákóczi. War and Society in Late Medieval and Early Modern Hungary*, sous la dir. de J. M. Bak, B. K. Király, Columbia University Press, 1982, p. 118-123., avec bibliographie.

¹³¹ Dabrowski, *La Pologne et l'expédition de Varna en 1444*, p. 57-66. Pour les itinéraires du roi voir S. Kwiatkowski, *Itinerarium Władysława Warneńczyka*, Lwów, 1879, p. 16-26.

pourtant à la bataille de Grünwald (1410) et les seigneuries tatares nées de la désintégration de la Horde d'Or qui menaient souvent leurs expéditions dans les contrées lituanienues et plus loin encore à l'intérieur du royaume non seulement pour des simples raisons de butin et pillage mais aussi pour contrecarrer l'expansion de la Pologne et de la Lituanie en direction de la mer Noire¹³².

Pendant l'été de 1443 lors des préparatifs militaires en vue de la *longue campagne*, malgré les efforts du roi, le secours que lui apporta l'Etat polonais n'eut pas de caractère officiel et consista en détachements composés de volontaires¹³³, chevaliers et mercenaires inclus. Même situation en 1444, "la Pologne déjà mécontente de l'expédition, lui était décidément hostile, et cette hostilité devait finalement agir sur l'état d'esprit de la Hongrie"¹³⁴. D'ailleurs la diète de Piotrków avait manifesté une certaine satisfaction, lorsque le roi lui avait envoyé un exemplaire du traité de Szeged, dont les clauses étaient tellement favorables au camp chrétien¹³⁵. Cette trêve de dix ans demandée par le sultan allait amener la paix et le calme sur la frontière danubienne et en Europe orientale, tandis que Vladislav Jagellon libéré des obligations concernant la guerre contre les Turcs aurait pu ensuite regagner la Pologne. Lorsque après la ratification du traité le monarque changea brusquement d'avis quelques jours plus tard (le 4 août) en déclenchant une nouvelle guerre, son geste dont on évite encore de lui faire porter la responsabilité entière, provoqua un mécontentement général à travers le royaume. "La Pologne, sentant la nécessité de la présence de son roi au pays alors que tant d'affaires attendaient son retour, se prononça contre l'expédition turque."¹³⁶

Cette atmosphère de malaise fut accentuée par la nouvelle du désastre de Varna et par la mort du monarque sur le champ de combat. Des rumeurs et des légendes étranges commencèrent d'ailleurs à circuler en Europe de Buda par Vienne ou les cités italiennes jusqu'à Dijon à la cour bourguignonne¹³⁷. En Pologne le désarroi fut à son comble car non seulement Vladislav Jagellon perdit sa vie dans la bataille mais aussi le chancelier et le vice-chancelier du royaume, ainsi que de nombreux chevaliers illustres qui avaient accompagné leur monarque jusqu'à Varna et qui avaient assuré sa garde pendant la journée du 10 novembre 1444. Le

¹³² M. Cazacu, *A propos de l'expansion polono-lituanienne au nord de la mer Noire aux XIV^e-XV^e siècles: Czarnigrad, la "Cité Noire" de l'embouchure du Dniestr*, dans *Passé turco-tatar, présent soviétique. Etudes offertes à Alexandre Bennigsen*, publiées par Ch. Lemerrier-Quelquejay, G. Veinstein, S. E. Wimbush, Paris, l'EHESS, 1986, p. 99-122.

¹³³ Dabrowski, *op. cit.*, p. 65.

¹³⁴ *Ibidem*, p. 68.

¹³⁵ Nous renvoyons à la nr. 7 de notre étude.

¹³⁶ Dabrowski, *loc. cit.*

¹³⁷ En 1445, plusieurs mois après la bataille, les Florentins écrivirent à Vladislav "pour lui demander si les mauvaises nouvelles sur la défaite de son armée correspondaient à la réalité. C'est que les bruits les plus divers circulaient au sujet de la bataille mémorable", Fr. Pall, *Un moment décisif de l'histoire du sud-est européen*, p. 118. Quant au sujet de Vladislav, le bruit qu'il "n'était pas mort à Varna et d'ailleurs persista pendant des années et a donné naissance à la légende selon laquelle le jeune roi, plein de remords à cause de son parjure de Szeged pour lequel Dieu l'avait puni par la cruelle défaite, se serait fait ermite et, en gardant l'anonymat et suivant les chemins des pèlerins, il serait arrivé jusqu'en Espagne où il serait mort quelques dizaines d'années après", *Ibidem*.

malheur fut raconté à sa manière dans les chroniques de l'époque en commençant par *Historiae Polonicae* de Dlugosz et *De Rebus A Vladislao Polonorum Atque Hungarorum Rege Gestis*, de Callimachus Buonacorsi pour en finir avec les études appartenant aux historiens du XIX^e-XX^e siècle comme Prochaska ou Halecki¹³⁸. On trouve un récit partiellement déformé de la campagne du 1444, dès l'analyse des préparatifs diplomatiques jusqu'aux questions militaires relatives à la bataille décisive de Varna. L'image mise en évidence est celle d'un jeune roi âgé d'à peine vingt ans, poussé à la *croisade* par le cardinal Cesarini l'homme du pape Eugène IV et par le parti de la noblesse hongroise favorable à la guerre contre les Turcs, dont Jean Hunyadi était la figure emblématique. A Szeged il n'y a pas eu de traité ratifié (donc, il n'y a pas eu de parjure!), le sujet de prédilection de Halecki, tandis qu'en ce qui concerne la bataille de Varna, la seule source fiable demeure le récit de Palatio qui prit part personnellement aux événements¹³⁹. La défaite ne fut pas provoquée par la charge de la chevalerie sous les ordres de Vladislav Jagellon, mais suite aux erreurs du commandement de Hunyadi et au comportement défaitiste des troupes hongroises et de leurs alliés. Il s'agit bien sûr de la version due à Prochaska dans son étude qui, malgré ses limites demeure encore un classique dans la matière, étant fondé sur une analyse poussée des sources dont on disposait au début du siècle¹⁴⁰.

Il est toujours difficile de comprendre non seulement au sein de l'historiographie polonaise mais aussi parmi les savants d'autres pays, comment un jeune roi arrivé de Pologne put réussir en seulement deux années et demi de règne sur le trône hongrois à s'entourer des meilleurs capitaines, à triompher d'une guerre civile, à mener victorieusement une expédition contre les Ottomans jusqu'aux cols des Balkans et à négocier une paix tellement avantageuse pour la Hongrie et la chrétienté orientale. Il est encore plus difficile d'expliquer comment il a pu commettre deux graves erreurs politiques et militaires en seulement quatre mois, dénoncer un traité qu'il avait signé de sa propre main quelques jours auparavant et perdre dans l'après-midi une bataille remportée au cours de la matinée, dont les conséquences politiques ont marqué d'une manière décisive le destin de l'Europe balkanique.

Le problème de la retraite prématurée du contingent valaque aux batailles de Nicopolis et de Varna. Personnalité politique insignifiante dans ce coin perdu de

¹³⁸ A consulter d'ailleurs la vaste bibliographie du sujet analysée par Halecki au début de son étude, *The Crusade of Varna. A Discussion of Controversial Problems*, p. 5-11.

¹³⁹ Selon Fr. Pall, *Autour de la croisade de Varna*, p. 147, il faut pourtant se méfier des informations fournies par l'Italien car "c'est toujours lui qui dans sa crédulité naïve aux plus étranges rumeurs, fait tuer, lors de la mêlée de Varna, Murád de la propre main du roi, et adresser par les Turcs aux Hongrois se sauvant de la débâcle, les épithètes de fous et de lâches, qui s'enfuyaient malgré leur victoire et la mort du sultan...". Le récit de Palatio *De conflictu regis Wladislai Polonie et Hungarie cum Theucris habito materia et processus*, sert de base à Dlugosz "qui l'a retouché d'une manière tendancieuse, dans son *Historiae Polonicae*, pour déprécier Hunyadi et les Hongrois", F. Lot, nr. 2, p. 228.

¹⁴⁰ En s'appuyant sur Palatio et Dlugosz, Prochaska considère les Hongrois et les Roumains coupables de la défaite subie par la chrétienté à Varna. Voir la partie militaire de son étude, *Kłeska warneńska*, p. 26-53.

l'Europe Orientale soupçonné de trahison à Nicopolis, tel fut le portrait de Mircea dressé par certains historiens occidentaux ayant étudié l'expédition de 1396. C'était lui qui replia son contingent de la bataille au moment où Sigismond de Luxembourg était en train de préparer l'attaque contre le dispositif ottoman. Le manque des sources qui aurait pu renseigner davantage sur les mobiles d'un pareil acte, oblige les historiens à accuser Mircea de félonie bien avant le début des combats¹⁴¹.

Une analyse critique qui réfute toutes ces accusations a été faite dès 1942 par Francisc Pall dans une étude qui reste encore une référence dans la matière mais qui à cause de la guerre en Europe demeura inconnue aux historiens occidentaux¹⁴². A notre tour, même si nous prenons en compte leur point de vue, nous ne pouvons voir dans la retraite présumée de Mircea qu'une sage décision puisque le prince de Valachie, considérant la bataille comme perdue, réservait l'avenir.

Dès le début il faut savoir que depuis septembre-octobre 1395, il n'était plus le seul maître dans la principauté, ayant été renversé du pouvoir par un prétendant au trône qui régna à sa place jusqu'au début de l'année 1397. Il s'agissait de Vlad I^{er}, vraisemblablement un bâtard du prince Vladislav I^{er} Vlaicu (1364-1377)¹⁴³, qui reçut le soutien des régions occidentales du pays (l'Oltenie, le Banat de Severin) mais aussi l'appui ottoman.

Pour la première fois dans l'histoire valaque, un prince était détrôné de la sorte, mais cette action contre Mircea était en vérité antihongroise et anticatholique. Bien avant l'installation de la puissance turque au Danube, le principal danger pour la principauté, venait de la part du royaume de Hongrie qui à maintes reprises avait essayé d'étendre ses conquêtes en direction du Bas Danube

¹⁴¹ Delaville le Roulx, p. 261: "En outre Sigismond avait maintes fois éprouvé le peu de confiance qu'on devait avoir en Mircea: mis à l'avant-garde, le voïvode pouvait moins facilement faire défection au moment du danger!" (sans citer aucune référence). A la vue des forces ottomanes qui s'avance pour repousser Sigismond, "à l'aile gauche Mircea, à l'aile droite Laczkovich se retirent", *Ibidem*, p. 276. De même Lot, p. 221: "Il faut dire aussi que la trahison rôdait dans le camp du roi de Hongrie. Mircea et ses Valaques détestaient plus encore les Hongrois que les Turcs..." Atiya, p. 93: "Mircea and Laczković were prepared to fight for Sigismund so long as the pendulum of victory swung in his favour. But at the apparent signs of the defeat of the French, both retired from the scene without lifting one finger in aid of the king." On constate cependant une amélioration du récit dans *Histoire Générale*, coll. G. Glotz: "Mircea voyant la bataille perdue se retira avec ses troupes valaques". Une version pareille dans le récit de Vatin, p. 52: "Quant la défaite devint certaine, les Valaques de Mircea et les Transylvains du voïvode de Siebenbürgen abandonnèrent les Hongrois et les Allemands face aux Ottomans qui venaient de recevoir l'appui de Stéphane Lazarević." Oman, p. 353, est le seul auteur qui affirme que la retraite de Mircea se produisit après la charge de la cavalerie serbe: "The king was suddenly charged in flank by a large body of mailed men-at-arms, the Serbian contingent under Stephen Lazarevitch, which had been detached by Bajazet and emerged from an ambush. Sigismund's banner fell, whereupon the Hungarians broke – the Voivode Mirtcha's Wallachians the first – and raced back for their camp."

¹⁴² Fr. Pall, *Les croisades en Orient au bas Moyen Age. Observations critiques sur l'ouvrage de M. Atiya*, p. 527-583, notamment, p. 571-579.

¹⁴³ Nous partageons le point de vue d'O. Iliescu, *Vlad I^{er}, voïvode de Valachie: le règne, le sceau et les monnaies*, in *RRH*, XXVII, 1988, nr. 1-2, p. 99-100.

jusqu'au littoral de la mer Noire, dont l'importance stratégique et commerciale étaient primordiales pour les pays de l'Europe Centrale et Orientale. La Valachie dut s'opposer à plusieurs reprises par les armes pour défendre ses frontières: 1330 contre Charles Robert d'Anjou (1308-1342), 1368 et 1377 contre Louis I^{er} d'Anjou (1342-1382)¹⁴⁴.

La politique confessionnelle de ce dernier, "qui avait fait de son mieux pour ramener sous l'autorité de l'Eglise romaine ses sujets de rite oriental, la dureté des moyens qu'il employa à cet effet, éloignèrent de l'Union avec Rome non seulement Byzance, mais aussi les peuples *schismatiques* qui partageaient l'enseignement et le rituel de l'Eglise orientale: Roumains, Bulgares, Serbes."¹⁴⁵ En 1373, les peuples orthodoxes avait pris d'ailleurs les armes contre la Hongrie et sa politique d'assimilation confessionnelle, lutte qui fut encouragée par le Patriarcat de Constantinople mais aussi par les Ottomans¹⁴⁶.

L'offensive du sultan Murâd I^{er} (1359-1389) et de son successeur Bayazid I^{er} vers la ligne du Danube, l'écrasement de la Serbie à la première bataille de Kossovopolje (le 14-15 juin 1389), la conquête des principautés bulgares, unifièrent progressivement à partir du 1391 les liens entre la Hongrie, la Valachie et le Byzance¹⁴⁷. Ayant vaincu le 10 octobre 1394 à Rovine les troupes ottomanes, Mircea signa le 7 mars 1395 à Braşov (Kronstadt) en Transylvanie, un traité d'alliance politique et militaire avec la Hongrie. La politique autoritaire et centralisatrice du prince valaque conjuguée selon Octavian Iliescu avec la conclusion du traité, provoqua le soulèvement en Oltenie qui amena par la suite Vlad au pouvoir¹⁴⁸.

¹⁴⁴ G. I. Brătianu, *La Mer Noire plaque tournante du trafic international à la fin du Moyen Age*, in *RHSEE*, XXI, 1944, p. 36-69; Idem, *Les rois de Hongrie et les Principautés Roumaines au XIV^e siècle*, in *BSHAR*, XXVIII, 1947, p. 61-110; Idem, *L'expédition de Louis I^{er} de Hongrie contre le prince de Valachie Radu I^{er} Basarab en 1377*, in *RHSEE*, II, 1925, p. 73-82; M. Holban, *Din cronicăa războiului român-ungar în secolele XIII-XIV*, Bucarest, 1981; S. Iosipescu, dans *Istoria militară a poporului român*, II, Bucarest, 1986, p. 119-147.

¹⁴⁵ Ş. Papacostea, *Byzance et la croisade au Bas-Danube*, p. 4. Voir aussi Idem, *La fondation de la Valachie et de la Moldavie et les Roumains de Transylvanie: une nouvelle source*, in *RRH*, XVII, 1978, nr. 3, p. 389-407.

¹⁴⁶ Idem, *Byzance et la croisade au Bas-Danube*, loc. cit.

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 5-7; V. Pervain, *Din relațiile Țării Românești cu Ungaria la sfârșitul veacului al XIV^{lea}*, in *Alia Cluj*, XVII, 1975, p. 89-117; G. Tahsin, *Mircea l'Ancien face à la politique impériale de Bayezid I^{er}*, in *RRH*, XXV, 1986, nr. 1-2, p. 3-21.

¹⁴⁸ "l'attitude hostile de l'alliance de Braşov, adoptée par les seigneurs mentionnés plus haut, avec Vlad à leur tête, était sans doute motivée par la crainte d'une reprise de l'expansion hongroise au sud des Carpates, à l'abri de la nouvelle alliance. Il faut d'ailleurs reconnaître que la méfiance de Vlad et des boyards olteniens vis-à-vis des véritables intentions nourries par Sigismond était bien justifiée. Depuis déjà longtemps, les rois de Hongrie convoitaient la maîtrise du Danube inférieur, de Severin jusqu'à Kilia. Sigismond lui-même, en 1395, avait placé ses propres châtelains dans la forteresse de Turnu, qui appartenait pourtant à la Valachie. On peut même se demander ce qui aurait pu advenir, à Mircea et à la Valachie, si à Nicopolis, Sigismond et non pas Bajazet eut remporté la victoire; Sigismond victorieux n'aurait-il profité de la victoire pour réaliser le but de ses prédécesseurs, en réduisant la Valachie au même état de dépendance féodale où se trouvait la Transylvanie? Le Danube aurait été alors entièrement mis sous le contrôle de la Hongrie, de Bratislava à Kilia", Iliescu, p. 101. Voir aussi Pervain, p. 109; Constantinescu, p. 110-116; G. Tahsin, *Românii și Otomanii*, p. 82-83. La

L'année 1395 fut jalonnée par plusieurs échecs militaires subis par Mircea et Sigismond en Valachie face aux partisans de Vlad qui avaient reçu l'aide ottomane¹⁴⁹. A Nicopolis, l'allié de la Hongrie ne put amener avec lui qu'un nombre limité de combattants, ceux qui lui restèrent fidèles jusqu'au bout pendant les moments difficiles de 1395-1396. Rapporté aux circonstances de la bataille livrée le 25 septembre, l'ordre de retraite donné par Mircea aurait épargné la vie de ses hommes qui au lieu de se faire massacrer inutilement pouvaient lui servir à reconquérir le trône valaque et à continuer le combat contre les Ottomans dans une autre conjoncture militaire, peut-être plus favorable.

Ce qu'il a fait d'ailleurs, car en décembre 1396 – janvier 1397 aidé par les troupes transylvaines du voïvode Stybor, il chassa du pouvoir Vlad¹⁵⁰ pour continuer son règne jusqu'en 1418, année de sa mort. En 1403 à Silistra sur le Danube il battit encore une fois les armées turques¹⁵¹ pour demeurer ensuite le principal arbitre dans les luttes pour la succession au trône de l'empire ottoman, conséquence de la défaite et de la capture de Bayazid I^{er} par Timur Lenk à la bataille de Tchibukova (1402), luttes qui prirent fin en 1413 avec l'avènement au pouvoir du sultan Mehmed I^{er} (1413-1421)¹⁵². Dans la compilation des anciennes chroniques ottomanes, *Historiae musulmanae Turcorum de monumentes ipsorum exscriptae, libri XVIII*, Francfort, 1591, de Hans Lövenklau (Leunclavius), le prince de Valachie est caractérisé comme *princeps ... inter christianos fortissimus et accerrimus*, (col. 418). Un éloge qui venait de la part de ses adversaires.

Le 15-16 octobre 1444, lors de l'entrevue de Nicopolis le prince de Valachie Vlad Dracul, malgré ses réserves concernant le dénouement de l'expédition, envoya à l'aide des *croisés* un corps de 4.000 cavaliers commandé par son fils Mircea II. Selon Callimachus il conseilla en même temps à l'héritier au trône de quitter le futur champ de combat si le sort était défavorable aux chrétiens¹⁵³ afin de protéger la vie de ses hommes.

Le contingent valaque joua un rôle important pendant la première phase de la bataille du 10 novembre, lorsque sous le commandement personnel de Hunyadi

forteresse de Turnu (Nicopolis Minor) se trouvait en face de notre Nicopolis sur la rive valaque du Danube.

¹⁴⁹ Pour la chronologie des événements cf., Iliescu, p. 78-79.

¹⁵⁰ *Ibidem*, p. 83.; Papacostea, p. 7.

¹⁵¹ A. Pippidi, *Sur une inscription grecque de Silistra*, in *RESEE*, t. XXIV, 1986, nr. 4, p. 323-332, qui corrige l'erreur de datation de P. S. Năsturel, *Une victoire du voévode Mircea l'Ancien sur les Turcs devant Silistra (1407-1408)*, in *Studia et Acta Orientalia*, I, 1958, p. 239-247.

¹⁵² G. Tahsin, p. 86-101; Idem, *Raporturile româno-otomane în vremea lui Mircea cel Mare*, dans *Marele Mircea voievod*, p. 352-364; Ș. Papacostea, *La Valachie et la crise de structure de l'Empire ottoman (1402-1413)*, in *RRH*, XXV, nr. 1986, 1-2, Bucarest, p. 23-33; M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru, *Les relations du Prince de Valachie Mircea l'Ancien avec les Emirs Seldjoukides d'Anatolie et leur Candidat Musa au Trône Ottoman*, in *Tarih Araştırmaları Dergisi*, VI, 1968, nr. 10-11, p. 113-125.

¹⁵³ Callimachus, *loc. cit.*: "Atque ideo, in se ac suos vaticinium deriuare volens, prosperioribusque actionibus superesse; periculo, quod in praesens nuntiabatur, fertur se subtraxisse: filium vero, quum a se dimitteret, magnopere monuisse, ne fortunae oblectaretur temere in acie, si res Christiana inclinaret."

il dut charger avec la garde royale et l'escadron d'Etienne Báthory, la cavalerie anatolienne, qui suite à une attaque en force avait désorganisé et mis en fuite l'aile droite du dispositif chrétien. Dans la mêlée Karadja Pacha fut tué avec plusieurs de ses officiers¹⁵⁴ ce qui désorganisa complètement la capacité combative dont les forces turques du flanc gauche firent preuve tout au long de cette première phase des combats. Beaucoup parmi eux furent poursuivis et massacrés jusqu'aux hauteurs tandis que les survivants prirent la fuite dans plusieurs directions, certains vers le nord-est¹⁵⁵, ou vers la position occupée par le sultan. Certains détachements de *spahis* eurent le courage de revenir à la charge mais furent définitivement dispersés et battus. Environ trois mille cavaliers anatoliens gisaient morts ou blessés sur le champ de bataille.

Tandis que Hunyadi envoyait le roi et Tallóczi reprendre leur place au centre et sur le flanc droit et essayait de réorganiser les lignes de bataille dans ce secteur du front, les Valaques continuèrent leur poursuite vers les positions ottomanes. Ils débouchèrent sur les arrières du dispositif turc et commencèrent à piller le camp ennemi défendu par une poignée de troupes auxiliaires. Dlugosz influencé vraisemblablement par le récit de Palatio nous dit que les Valaques tuaient davantage de chameaux que de soldats ennemis¹⁵⁶. Comment Palatio qui se trouvait à l'autre bout du champ de bataille pouvait observer l'évolution de la cavalerie valaque? Plus objective nous semble l'information laissée par Hans Magest selon laquelle Murâd II, voyant la fureur avec laquelle les Valaques combattirent les Anatoliens ainsi que leur percée vers son campement, aurait demandé à Mircea II de se retirer du combat, en le menaçant, si le jeune prince continuait à se battre, de tuer ses deux frères otages chez les Turcs¹⁵⁷. Après avoir pillé le trésor et les richesses du sultan, les Valaques retournèrent dans le camp allié afin de reprendre leur place à l'arrière du dispositif¹⁵⁸.

Ils jouèrent aussi un rôle important, lors de la débâcle chrétienne après la charge de la garde royale menée par Vladislav Jagellon. Chalcocondylas et Bonfinius nous disent que les Valaques protégèrent la retraite de Hunyadi et des survivants de l'armée croisée¹⁵⁹.

La supériorité des armées ottomanes par rapport à leurs adversaires européens. Les historiens et les écrivains militaires ayant étudié la bataille de Nicopolis avaient d'ailleurs conclu que la défaite des troupes chrétiennes relevait

¹⁵⁴ *Chroniques anonymes, loc. cit.*; Asikpaşazade, p. 90; Chalcocondylas, p. 197; nous dit que le *beylerbey* d'Anatolie eut la poitrine transpercée par un coup d'épée hongroise.

¹⁵⁵ Selon Idrîs Bidlisî, p. 175, la peur gagna tellement les fuyards que certains parmi eux arrivèrent dans une seule journée en Dobroudja (Tobridja) à trois étapes (*merhale*) du lieu de combat nommé Kamcisuyu.

¹⁵⁶ Dlugosz, col. 806.

¹⁵⁷ Beheim, p. 40-41; Minea, p. 250. Il s'agissait de Vlad (Vlad l'Empereur – 1448; 1456-1462; 1476) et de Radu (Radu le Bel – 1462-1473; 1473-1474; 1474; 1474-1475).

¹⁵⁸ Chalcocondylas, *loc. cit.*; Panaitescu – Stoicescu, p. 230.

¹⁵⁹ Chalcocondylas, p. 199; Bonfinius, p. 151. De toute façon ils étaient les seuls à connaître le chemin de retour vers le nord à travers la Dobroudja et le Danube. Voir aussi Callimachus, p. 517, ainsi que les propos critiques de Prochaska, p. 33-35, concernant la retraite de Hunyadi.

aussi de l'esprit combatif et de la discipline rigoureuse qui régnait au sein des forces turques. Selon Aziz Suryal Atiya: "The victory was won by the party that possessed an unflinching unity of purpose, a strict and even ruthless discipline, prudent tactics and wise leadership."¹⁶⁰ Hans Delbrück avait souligné à son tour: "The excellent coordination on the Turkish side and the ingenious leadership, both tactical and strategic, would be completely sufficient to explain their victory, in view of the complete lack of leadership on the part of the Christians. ... Because of the steadfastness of the janissaires without support from the knights and because of the offensive of the Turkish horsemen, this victory, in its skill and power, was even more brilliant than the victories of the English at Crécy and Agincourt."¹⁶¹ Quant à Jean Delaville le Roulx, il nous offre une intéressante description de l'armée ottomane à cette époque: "L'armée de Bajazet était loin de ressembler à celle des croisés. Excepté les Serbes qui en faisaient partie et dont le nombre était peu considérable, elle consistait exclusivement en soldats musulmans, qu'enflammait le fanatisme religieux, et que des guerres continuelles en Asie et en Europe, toujours heureuses, avaient singulièrement aguerris. Les progrès incessants de la puissance ottomane avaient été pour elle une école excellente. Tant qu'il pouvait porter les armes, le soldat turc restait à l'armée. Pendant sa vie, sa condition était privilégiée; après sa mort, Mahomet lui promettait les félicités de son paradis, félicités d'autant plus complètes que les souffrances endurées pour le service du prophète avaient été plus grandes. On pouvait demander beaucoup à des hommes que soutenait une pareille foi.

L'organisation de l'armée musulmane développait encore ces qualités, et en tirait un merveilleux parti. Elle comprenait en effet des corps permanents de cavalerie et d'infanterie, les spahis et les janissaires, et cette circonstance contribua beaucoup pendant deux siècles à assurer la supériorité de la Porte sur les armées européennes."¹⁶²

Murâd II n'était pas un chef de guerre de la taille de Jean Hunyadi. Dans les moments difficiles de son règne, le sultan fit preuve en échange d'une détermination sans faille tout en montrant ses qualités d'organisateur et meneur d'hommes. Ce fut le cas de la *longue campagne* (1443-1444), mais aussi pendant l'expédition de Varna. Il ressembla ses troupes en Anatolie, profita de la tempête qui ravagea le Bosphore pour traverser le détroit sous le nez de la flotte chrétienne. Le 10 novembre 1444 il était décidé à jouer le sort de la Roumélie dans une seule bataille qu'il finit par emporter.

¹⁶⁰ Atiya, p. 69; Idem, *The Crusade in the later Middle Ages*, p. 446.

¹⁶¹ Delbrück, p. 479. La supériorité du commandement ottoman et la discipline des troupes ressortent aussi de la description donnée par Oman, p. 351-353.

¹⁶² Delaville le Roulx, p. 266-267. De même les propos de Gibbons, p. 81-86, ainsi que les propos du Maréchal B. L. Montgomery vicomte d'Alamein, *Histoire de la Guerre*, Paris, France Empire, 1970, p. 266-267; J. Béranger, *op. cit.*, le sous-chapitre *Les fondements de la puissance ottomane*, p. 116-117; F. Szakály, p. 109, affirme que les Ottomans ont eu une grande supériorité militaire face aux armées hongroises de 1389 jusqu'à la fin. Cf. aussi J. F. C. Fuller, *Les batailles décisives du monde occidental*, I, Paris, Berger-Levrault, p. 257-268. Pour les armées ottomanes voir la bibliographie donnée dans notre article sur Ialomița, nr. 4, p. 76.

Il eut pourtant ce jour-là un moment de faiblesse lorsque la défaite subie par les cavaleries anatolienne et ruméliote sur les deux flancs préfigurait au début de l'après-midi une éclatante victoire de l'armée adverse. Le bey Tati-Karadja l'encouragea en lui disant que s'il avait l'intention de quitter le champ de combat, l'ennemi aurait la route libre jusqu'à Andrinople et que la bataille pouvait être encore gagnée avec l'aide d'Allah. Puis le *bey* chevaucha en direction des fuyards ruméliotes en essayant de les ramener à l'avant. La grande bannière de l'empire continua de flotter sur la colline et le roulement des tambours attestait encore la présence de Murâd au milieu de ses hommes. En agitant au-dessus de sa tête le traité de Szeged, le sultan parcourut les rangs de *janissaires* et de *kapikulu* pour leur montrer la preuve de la trahison chrétienne et les encourager ainsi à résister jusqu'au dernier homme. L'excitation guerrière gagna à nouveau les coeurs de ses hommes décidés à mourir pour lui¹⁶³. Au même moment dans l'autre camp, le roi Vladislav Jagellon entouré de sa garde se préparait à mener la charge de cavalerie dont l'échec fit basculer la victoire du côté ottoman. Quatre ans plus tard, lors de la deuxième bataille de Kossovo, après des combats qui avaient durées trois jours successifs (le 17-19 octobre 1448) ce fut toujours la détermination montrée par Murâd II qui eut gain de cause face à la meilleure armée que l'Europe chrétienne réussit à ressembler pour affronter la puissance turque.

xxx

A la fin de mars 1445, quelques navires appartenant à la flotte croisée qui se trouvait toujours à Constantinople, levèrent l'ancre pour enquêter sur le sort de Vladislav Jagellon dans les villes portuaires de la mer Noire. Les péripéties du voyage à travers les colonies génoises de Trapezunt et les côtes ensablées de la Dobroudja nous furent relatés par Walerand de Wavrin, le neveu de Jehan de Wavrin¹⁶⁴.

De Chilia (Licostomo), le chevalier bourguignon envoya à Buda son confrère d'armes espagnol Pierre Vasque de Saavedra, son secrétaire Robert Lobain et plusieurs chevaliers hongrois, tombés prisonniers chez les Turcs à Varna et rachetés par les chrétiens. Le but de leur mission était d'inciter Jean Hunyadi et son armée à reprendre l'offensive contre les Ottomans, cette fois-ci secondé de près par une flottille de 7-8 galères bourguignonnes et papales¹⁶⁵.

Au début de mai, les messagers arrivèrent dans la capitale hongroise. Le voïvode de Transylvanie accepta la proposition de Wavrin et donna rendez-vous aux navires croisés à Nicopolis au mois d'août, date à laquelle il pouvait compter aussi sur une armée de 8 à 10.000 hommes. Il demanda à Pierre Vasque de s'arrêter en Valachie et d'inviter Vlad Dracul de se joindre avec ses troupes à l'expédition.

¹⁶³ Rónay, p. 271; T. Nicolau, p. 65, 128; B. Cvetkova, p. 30. A noter le même comportement du sultan Bayezid pendant la dernière phase de la bataille de Tchibukova (le 28 juillet 1402) contre les Mongols de Timur Lenk, Ducas, p. 96-98.

¹⁶⁴ *Anciennes Croniques d'Angleterre*, p. 98-104.

¹⁶⁵ *Ibidem*, p. 100.

La concentration de la flotte s'effectua dans la première moitié d'août à Brăila, au bord du Danube. Il s'agissait de cinq galères bourguignonnes sous les ordres de Wavrin, secondé par Jacques de Thoisy, Gauvin Quieret et par Regnauld de Confide¹⁶⁶ et de trois galères papales commandées par le cardinal François Condulmer le neveu du pape Eugène IV. Déjà vers la fin de juillet le voïvode de Valachie était prêt lui aussi de participer à la campagne avec 5-6.000 cavaliers¹⁶⁷.

A Brăila arriva aussi la nouvelle concernant le retard de l'armée hongroise qui ne pouvait marcher sur Nicopolis avant le 8 septembre: "Et si vint illec aussi, en ce tempore, ung messagier de Hongrye, qui leur noncha que le vaivode amassoit le plus de gens d'armes qu'il pavoit, mais il ne seroit pas devant Nycopoly qu'il ne feust la Nostre Dame en septembre. Et, pour ce, nos seigneurs, avec le filz de la Vallaquye, conclurent d'aller assaillir les villes et forteresses qu'ilz trouveroient, depuis là où ilz estoient jusques à Nicopoly: c'est à scavoir la ville de Triest (Siliestra, Dîrstor), Tour Turcain (Turtucaia, Toutrakan), Georgye (Giurgiu) et Rossico (Rusciuk), et que le seigneur de la Vallaquye yroit par terre, costoitant la riviere et les gallees, atout sa puissance, pour leur donner secours et vittailles."¹⁶⁸

Les opérations des forces chrétiennes furent dirigées cette fois-ci dans la direction opposée à l'itinéraire suivi presque une année auparavant par l'armée de Varna. Aux environs de 16 août 1445, la flotte occidentale secondée par les Valaques passa devant la forteresse de Siliestra située sur le rivage bulgare du Danube. Comme elle disposait d'une nombreuse garnison qui se préparait à riposter en déclenchant un tir d'artillerie sur les navires, les *croisés* décidèrent d'abandonner le siège pour se diriger ensuite sur Turtucaia moins défendue que Siliestra. Après deux jours de combat, le 29 août, les Valaques et les Bourguignons s'emparèrent de la forteresse et massacrèrent la petite garnison ottomane qui leur opposa une farouche résistance¹⁶⁹.

Le prochain objectif de la vengeance chrétienne fut le château de Giurgiu, bâti par Mircea l'Ancien sur une île au milieu du Danube. Wavrin nous raconte les péripéties du siège dans lequel des chariots de transport, trouvés à côté de la forteresse, furent utilisés par les *croisés* pour se rapprocher de l'enceinte. Après la

¹⁶⁶ Pour la contribution de la marine bourguignonne aux guerres contre les Ottomans voir E. Diaconescu, p. 29-47; N. Iorga, *Les aventures "sarrasines" ...*, p. 1-39; C. Marinescu, *Philippe le Bon, duc de Bourgogne et la croisade*, in *Actes du VI^e Congrès international d'études byzantines*, I, 1950, Paris, p. 147-168; R. Degryse, *De Bourgondische expedities naar Rhodos, Constantinopol en Ceuta, 1441-1465*, in *Académie de Marine de Belgique: Communications*, XVIII, 1965, p. 227-265; A. Grunzweig, *Philippe le Bon et Constantinople*, in *Byzantion*, XXIV, 1954, p. 51-65; J. Paviot, *La piraterie bourguignonne en mer Noire à la moitié du XV^e siècle dans Horizons marins et itinéraires spirituels*, II, Paris, 1987, p. 203-214; Idem, *La politique navale des Ducs de Bourgogne, 1384-1482*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1995.

¹⁶⁷ Cette campagne fut étudiée par Diaconescu, p. 36-45; Minea, p. 254-265; R. Rosetti, p. 109-113; Paviot, p. 118-121; Idem, *Artă militară românească după cronică lui Wavrin*, extrait de *Mélanges Alexandru și Ion I. Lăpedatu*, Bucarest, 1936, p. 1-10; N. Iorga, *op. cit.*, p. 18-22; Idem, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, p. 102-104.

¹⁶⁸ *Anciennes Croniques d'Angleterre*, p. 109-110.

¹⁶⁹ *Ibidem*, p. 112-124.

chute de Giurgiu, l'expédition continua sa route en passant par Rusciuk, forteresse abandonnée et incendiée par les Ottomans¹⁷⁰.

Le 12 septembre, les *croisés* arrivèrent devant Nicopolis, lieu de rendez-vous avec les troupes de Jean Hunyadi: "Ladite ville de Nycopoly est longue et estroite, seant en montagne, à ung fort chastel dessus; et, à deux costez de la ville, y a deux grans pans de murs, en descendant dudit chastel jusques à la riviere. Lesquelz murs sont bien garnis de grosses tours rondes. Et n'y avoit que une grande pallissade de bois en la riviere, qui alloit de l'un pan de mur jusques à l'autre. Et, là, il y avoit VI gallees que galliottes, que les Turcqz avoient effonsees en l'eau joignant la pallissade: si ne veoit-on que les pupes dehors. Et, en ceste nuitié que les gallees furent arrivees devant Nicopoly, le seigneur de la Vallaquye fist scavoir au cardinal et au seigneur de Wavrin que les nobles hongrois venoient à grant puissance, qui estoient à moins de deux journees prez de là."¹⁷¹

Le lendemain matin, le siège de la forteresse commença de plus belle sous les yeux de Wavrin et d'un vieillard noble valaque de quatre-vingts ans, "le gouverneur du filz de la Vallaquye", Mircea II, qui lui montra le lieu de la bataille de 1396 et lui raconta l'histoire de la défaite chrétienne: "Il y a maintenant L ans, ou environ, que le roy de Hongrye et le duc Jehan de Bourguoigne estoient à siege devant ceste ville de Nycopoly que veez là, et à moins de trois lieues d'ycy est le lieu où fut la bataille. Se vous poviés lever le chief, et venir à ceste fenestre, je vous moustroeroie le lieu, et comme le siege estoit." Et lors ledit seigneur de Wavrin, envollepé en une robe de nuit, se fist porter à la frenestrelle. Si luy dist le gouverneur: "Veez là où le roy de Hongrye et les Hongres se tenoient. Là estoit le connestable de France, et là se tenoit le duc Jehan", qui estoit contre une grosse tour ronde, laquelle, comme il disoit, ledit duc Jehan avoit fait miner: sy estoit toute estagié pour y bouter le feu, le jour que nouvelles vindrent de la bataille. Disant, outre que lors estoit serviteur au seigneur de Coucy, qui tousjours voullentiers retenoit vers lui les gentils compagnons vallaques qui scavoient les aguez du pays de Turquye. Et prisoit ledit gouverneur grandement le seigneur de Coucy; lequel, comme il lui dist, avoit, le jour devant la bataille, rué jus bien VI^m Turcqz qui estoient venus en intencion de surprendre les fourrageurs crestiens. Et, pour habregier, il conta au seigneur de Wavrin toute la maniere de la bataille, et comment il fut prisonnier aux Turcqz, vendu esclave aus Genevois, où il avoit aprins le language qu'il parloit. Sy veoit et oioit voullentiers le seigneur de Wavrin ce que ledit gouverneur lui moustroit et disoit. Et, endementiers que le Valaque parloit à luy, il entendy ceulz des gallees qui cryoient: "Veez cy les Hongres quy viennent"¹⁷².

Quelques heures plus tard, Wavrin reçut la visite de Jean Hunyadi "tout armé de plain harnas, à la mode de Hongrye; avecques lui messire Pietre Vaast. Et pour ce que son harnois estoit large par dessoubz, il ne polt entrer en la chambrette

¹⁷⁰ *Ibidem*, p. 127-128.

¹⁷¹ *Ibidem*, p. 134-136.

¹⁷² *Ibidem*, p. 137.

dudit seigneur Wavrin”¹⁷³. Blessé au bras durant le siège de Turtucaia, le chevalier bourguignon reçut “du vert gingembre, des dragiés, especes et de diverses manieres de drogueries”¹⁷⁴ de la part de son hôte qui lui donna lui-même à boire.

Le siège de Nicopolis dura environ une semaine sans que la forteresse fût prise. Le commandement allié était mal renseigné sur les forces ottomanes qui rodaient autour des fortifications. Hunyadi proposa de continuer l’expédition et de traverser le Danube dans un endroit plus tranquille. Le 28 septembre, les forces chrétiennes, poursuivies de l’autre côté du fleuve par la garnison turque de Nicopolis, arrivèrent à l’embouchure de la rivière de Jiu devant la forteresse de Rahova, détruite depuis 1396. Retranchés dans les ruines, les marins bourguignons couvrirent deux jours et deux nuits le passage des forces terrestres. Le voïvode de Transylvanie disposa les troupes en formation de combat mais les Turcs, en évitant le moindre engagement, se replièrent vers le sud dans l’espoir d’attirer l’ennemi vers l’inconnu, loin de ses bases¹⁷⁵.

C’était déjà le 1^{er} octobre. L’hiver était proche et la flotte avant de faire demi-tour pour arriver dans les eaux de la mer Noire risquait d’être bientôt bloquée par la glace qui commençait de couvrir le fleuve à cette période de l’année. On ne trouvait pas dans les parages un port sûr où elle pourrait séjourner jusqu’au printemps. Les provisions commencèrent aussi à manquer dans une région de frontière inhospitalière souvent infestée par les maraudeurs turcs. Ce furent quelques raisons parmi d’autres qui obligèrent Hunyadi à arrêter la poursuite des opérations: “Il me souvient comment, l’annee passee, à la bataille de Varne, nous perdismes nostre roy, avec grant plenté de seignourie et de peuple de Hongrye. Duquel royaulme, noblesse et peuple j’ay maintenant la charge: si ne les voeil pas mettre en hazart. Car, se j’estoye rué jus, le royaulme seroit perdu. Et est necessité de combattre les Turcqz subtilement et malicieusement quy les voelt vaincre; car ilz sont gens cauteleux.”¹⁷⁶

“Quant le cardinal et le seigneur de Wavrin oyrent teles nouvelles, ils furent bien esbahis, et demanderent au Vaivode de Hongrye qu’il lui sambloit de ce que ilz avoient à faire, et s’il n’y avoit point au dessus de la riviere quelque bonne ville où ilz, et leurs gallees, peussent sceurement sejourner jusques au printemps. A quoy il leur respondy que nennil, et qu’il n’y avoit ville ne chastel où leurs gallees peussent estre saulvement que, quant la riviere seroit engellee, les Turcqz, à grant puissance, ne les venissent ardoir; et que desja la Saint Remy estoit passee: si aprouchoit la saison que, coustumierement, la riviere se engelloit. Si les admonnestoit qu’ilz s’en retournassent le plutost qu’ilz pourroient; car, comme il disoit, ce serroit bien venu s’ilz povoient estre hors d’ycelle riviere avant qu’elle se engellast; car on en veoit dès maintenant l’aparence aux rives.

Adont, lesdis cardinal et seigneur de Wavrin, quy ne scavoient mettre bonnement conseil en eulz, prindrent congié aux seigneurs de Hongrye et de

¹⁷³ *Ibidem*, p. 139.

¹⁷⁴ *Ibidem*, p. 140.

¹⁷⁵ *Ibidem*, p. 141-145.

¹⁷⁶ *Ibidem*.

Vallaquye, courouchiés et doullentz de ce qu'ilz n'avoient peu mieulx faire. Et, lors, le plutost qu'ilz peurent, pour la grant froidure, se tyrerent hors de la riviere de Dunoue. Si entrerent en la Mer Majour et s'en retournerent à Constantinoble, où ilz ariverent lendemain du jour de la Toussains, qu'on fait commemoration de toutes ames, en l'an mil quatre cens quarante et chincq. Ouquel lieu ilz furent honnourablement recheus par l'empereur de Constantinoble, quy leur fist grant chiere et reverence."¹⁷⁷

C'est ainsi que prit fin, l'expédition de l'année 1445 qui rassembla encore une fois Français de Bourgogne, Italiens, Hongrois, Roumains de Transylvanie et de Valachie dans ce coin perdu des frontières danubiennes où leurs ancêtres avait subi l'inoubliable défaite de 1396 et qui resta aussi vive dans les mémoires que la récente tragédie qui venait de se consommer une année à peine sur les sables de Varna.

¹⁷⁷ *Ibidem*, p. 145-146. Pour confirmer la véracité des informations fournies par Wavrin, voir une lettre que Hunyadi envoya au pape Eugène IV: *data penultima die mensis Novembris anno Domini MCCCCXLV* (le 29 novembre 1445), conservée dans l'épistolaire de l'humaniste Jean de Zredna, évêque d'Oradea et proche collaborateur du voïvode. *Scriptores Rerum Hungaricarum*, II, p. 7-11. Hunyadi affirmait avoir eu des entretiens *apud galeas* avec Wavrin et Condulmer au sujet de la future contribution militaire de l'Occident dans la lutte contre les Turcs. Fr. Pall, *Encore une fois sur l'action de l'anco de Hunedoara (Hunyadi) en Valachie pendant l'année 1447*, in *RRH*, XVII, 1978, nr. 4, p. 746-747.